

# FERDINAND FABRE

SA VIE — SES ŒUVRES — SON STYLE

---

*Conférences données en Novembre 1927  
à la Société Archéologique, Scientifique et Littéraire  
de Béziers  
pour fêter le centenaire du romancier*

**Par M. J. COULOUMA**

Docteur en Pharmacie  
Licencié ès-Sciences

---

## SA VIE

Ferdinand Simon Fabre naquit à Bédarieux le 9 Juin 1827, dans la rue aristocratique de la Digue. Il était fils de François Fabre et de Rose Victoire Sicard. Son père, entrepreneur de travaux publics, fut un grand travailleur qui partageait son temps entre son bureau où il dressait les plans et les chantiers où il surveillait leur exécution ; il construisit la route de Lunas à Lodève en 1840 et celle d'Agde à Castres en 1848. Son métier l'obligeait à se déplacer souvent pour prendre part aux adjudications à Béziers et pour toucher les mandats à Montpellier ; il fallait en effet 4 à 5.000 francs pour régler le mois des Piémontais qui faisaient sauter le rocher à la mine et l'argent était rare rue de la Digue.

M<sup>me</sup> Fabre, sainte personne un peu crédule, restait souvent seule à la maison pour surveiller son fils aîné, ses quatre filles et le nouveau venu le cadet Ferdinand. Elle était aidée par la tante Angèle, vieille fille pieuse, qui communiait souvent à la paroisse Saint-Alexandre ;

M<sup>lle</sup> Sicard avait même transformé son atelier de couture en chapelle et elle officiait comme à l'Église. Chaque semaine l'Abbé Fulcrand Fabre venait voir son frère et ses neveux. Cet excellent prêtre, honnête et droit, avait une haute idée de son ministère ; nous le verrons à l'œuvre à Camplong, dans *Xavière*. L'ecclésiastique était quelquefois accompagné d'un ermite frère libre de Saint-François, rustre habillé en religieux, dont les écarts de langage à la table des Fabre devaient être souvent refrénés.

Le petit Ferdinand aimait beaucoup les ermites, il les connaissait tous ; n'avait-il pas parfois l'insigne honneur de porter devant eux la grosse croix de leur chapelet ou de toucher leur bourdon ? Barnabé et Vincelas le menaient souvent à la « comédie », c'est-à-dire aux exhibitions les plus diverses présentées sur la place publique les jours de foire (tours de jongleurs, tours de passe-passe, représentations de mystères et même luttes d'arènes entre chiens et loups). Les parents Fabre n'aimaient pas que leur fils se trouvât au milieu de la foule, mais ils le confiaient pourtant aux ermites, M<sup>me</sup> Fabre eu égard à leur caractère religieux, M. Fabre par trop de surmenage.

Cependant Vincelas, polonais d'origine, avait mauvaise réputation, et, quand Barnabé dénonça son confrère qui faisait quêter le petit Ferdinand à toutes les portes pour son compte, M. Fabre prit son fils par la main et le conduisit à un terrible instituteur sous la direction duquel Ferdinand traduisait péniblement l'Épitome et M. Bremontier fit sentir à son élève les douceurs d'un nerf de bœuf, pendu en permanence à côté de sa chaire.

Les années passaient. Monsieur le Curé surveillait son neveu et voyait déjà en lui un futur prêtre. Il demanda à son frère de lui confier Ferdinand pour diriger ses études. Le petit Fabre vint donc s'installer

au presbytère, apportant ses livres et le costume de petit pape qu'il mettait les jours de fête lors des processions de la paroisse Saint-Alexandre. Nous le voyons déchiffrer avec son oncle les fables de Phèdre, pendant que Prudence Ricard bougonne à la cuisine et vient troubler les travaux du jeune latiniste. Ferdinand suit toutes les cérémonies à l'Eglise et sert la messe tous les jours ; il tient également les comptes de son oncle et les registres de la paroisse de Camplong où nous retrouvons l'Abbé Fabre et son neveu « Monsieur le Neveu » vers 1843.

Les études latines progressaient. Il n'en était pas tout à fait de même de la vocation, si nous en croyons le héros de *Monsieur Jean* singulièrement troublé par la présence de la brune Merlette, alors qu'il va se confesser à Graissessac, mais ce roman, à peine ébauché, devait finir bientôt par la mort prématurée de l'Abbé Fabre.

Ferdinand quitta Camplong pour entrer au Petit Séminaire de St-Pons, collège catholique où les vocations étaient cultivées et encouragées. Il connut là un futur évêque, Monseigneur Dubreuil, poète sans valeur, alors supérieur du Petit Séminaire et il eut comme condisciple Henri de Bornier.

En 1847 Ferdinand entra au Grand Séminaire de Montpellier. Sous l'influence de sa mère, de sa tante et de ses sœurs, le caractère efféminé, sans grande volonté du petit Fabre s'était laissé imprégner de l'idée de sacerdoce. Très sensible, « d'une sensibilité qui vous perdra », disait son directeur, doué d'une belle imagination, il avait créé dans son esprit une image magnifique de la prêtrise. D'autre part son intelligence et sa sensibilité lui fournissaient à la fois toutes sortes de raisons pour le faire hésiter entre deux voies. Sa famille pieuse, les dames charitables qui payaient pour lui sa pension au Séminaire, le chemin déjà parcouru dans la voie cléricale, le retenaient à l'autel ; d'autre part il

n'était pas très sûr de sa volonté ; il avait senti bouillonner les passions, il comprenait quelle responsabilité énorme allait peser sur lui, le jour où il prendrait les derniers engagements de la prêtrise.

Il eut justement parmi les séminaristes deux amis dont l'influence fut décisive : l'un l'étonnait par le calme absolu de sa conscience et l'assurance tranquille avec laquelle il envisageait l'avenir, sans la moindre hésitation ; l'autre d'une sensibilité morbide était constamment troublé de doutes, de remords, et des images même le suivaient en lui donnant des hallucinations. L'heure vint pour ses deux amis d'entrer dans les ordres. Le jour de l'ordination, l'abbé Privat, de plus en plus troublé, devint subitement fou sur les marches de l'autel ; on fut obligé de lui mettre la camisole de force et de l'interner. Ce triste scandale détermina le départ du jeune Fabre du Séminaire. Il ne prit cependant la décision définitive qu'après un an de nouvelles hésitations, au cours desquelles il écrivait à sa mère désolée qu'il ne se sentait pas capable de faire un bon prêtre : « Le sanctuaire m'épouvante à l'égal de l'enfer, mais « rassurez-vous ; Dieu n'est si redoutable qu'à ceux qui « l'aiment ».

Le jour de la sortie de juillet 1848 arriva. M<sup>me</sup> Fabre apporta pour son fils des vêtements civils qu'il endossa à l'auberge de l'Arc-en-Ciel. Malgré les espoirs de l'Abbé Laplagne, son directeur de conscience, sa décision cette fois était irrévocable.

« Qu'est-ce que vous allez faire maintenant, lui demanda-t-on ? — Je vais écrire »... Les œuvres d'Alexandre Dumas père, lues, soit à l'ombre de la caverne du Roc Rouge au-dessus de Bédarieux, soit à Camplong dans le presbytère de son oncle, l'avaient ému et ébloui ; elles finirent même par le déraciner des Monts d'Orb. Mais avant Dumas, quels ravages n'avaient déjà pas faits Lamartine, Hugo, Musset !

Avant la prose, la poésie avait porté les premiers coups.

Dès son arrivée à Paris, en Octobre 1849, Fabre poursuivit ses études en se familiarisant avec le style de nos auteurs du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècle. Il fréquenta les milieux littéraires les plus divers et il crut pendant quelque temps qu'il était nécessaire de mener la vie de bohème pour être artiste. Sa première publication fut un essai poétique : *Les Feuilles de Lierre* publiées en 1853, passèrent inaperçues. Il suivit également les cours de médecine et étudia les cas morbides d'une clinique de la Salpêtrière dirigée par le Docteur Baillarger, estimant peut-être déjà qu'une étude du corps humain est nécessaire à ceux qui doivent dépeindre l'évolution des caractères. Entre temps il donnait des leçons de latin ; il se fit même clerc d'avoué pour gagner sa vie.

Un soir de festin, alors qu'il avait abusé des bons vins et de la bonne chère, ses camarades de plaisir se moquèrent de son indolence littéraire. « Mais enfin que veux-tu faire ? lui demanda-t-on. — Je compte essayer « de peindre mon pays ; j'ai traversé une crise religieuse ; il m'a été donné d'entrevoir l'Eglise et peut-être avec l'Eglise..... » il ne put achever. On tourna en ridicule le disciple de Bacchus qui, rentré chez lui, décida de changer de vie et d'appartement.

Le soir même, piqué à l'endroit sensible, Ferdinand Fabre faisait naître dans son esprit le prêtre bâtisseur, le Saint Abbé Courbezon. « Les personnages de mon « livre prirent jour, dit-il ; ils m'apparurent vivants et « s'entretinrent devant moi ; je les vis évoluer, se disputer et sombrer dans un drame ». Fabre n'avait plus qu'à écrire : il se retira aux environs de Paris, à la Celle St-Cloud que la vie moderne n'avait pas encore modifié. Là, dans le calme et l'isolement, notre romancier composa le roman qui devait le rendre célèbre. Un soir de Décembre 1860 il glissa avec crainte son manus-

crit des *Courbezon* dans la boîte de la *Revue Contemporaine*. Sans attendre le diagnostic des critiques, il se mit à l'œuvre pour raconter dans *Julien Savignac*, l'histoire d'une passion d'adolescent, transplanté de la ville au village d'Octon ; l'oncle curé tenait dans ce livre une place importante. « Pourquoi ne tenterais-je pas, dit-il, dans *mon Cas Littéraire*, d'élever jusqu'à l'art ce qui avait charmé mon enfance, ce qui l'avait émue ? ».

Les bonnes nouvelles vinrent entre temps calmer chez le jeune homme la fièvre de l'impatience et des doutes. *Les Courbezon* « étaient un roman remarquable ; ils paraîtraient prochainement ». Sainte Beuve parla, peu après la publication, « des vaillants essais, des consciencieuses études de M. Ferdinand Fabre, un fort élève de Balzac ».

Quand *Julien Savignac* fut imprimé, M. de Pontmartin déclara que « l'auteur n'était pas un élève mais un maître ».

*Mademoiselle de Malavieille* paru en 1864 et *Le Chevrier* de 1866, vinrent confirmer le talent de l'écrivain et lui donner les avantages du succès.

Il pouvait désormais songer à fonder une famille très honorablement. Il épousa en 1867 une jeune fille du Lot-et-Garonne, M<sup>lle</sup> de Beauregard, qui lui donna l'année suivante une héritière. M<sup>lle</sup> Fabre se maria jeune et notre romancier devint un heureux grand-père. Ferdinand Fabre fit comme les Cabrol et les Rouquier, il épousa une noble sans fortune ; peut-être dut-il à cette union de connaître les milieux qu'il devait décrire dans *Un Illuminé* et *Madame Fuster*.

Le mariage n'empêcha pas notre compatriote de travailler. Dans moins de vingt ans, de 1872 à 1890, l'auteur produisit plus de vingt romans, il est vrai d'inégale valeur, mais parmi lesquels nous pouvons citer plusieurs chef-d'œuvres comme *l'Abbé Tigrane*

(1875), *Mon Oncle Célestin* (1881), *Monsieur Jean* (1886), *Xavière* (1890) et *Sylviane* (1891). Son talent fut reconnu et récompensé par l'attribution du prix Chauchard, de la « Société des Gens de Lettres ». Nommé conservateur de la bibliothèque Mazarine durant l'année 1883, en remplacement de Jules Sandeau, il eut l'idée de frapper à la porte voisine, mais l'Académie lui préféra d'abord Anatole France, puis Pierre Loti.

Les dernières années de Ferdinand Fabre furent assombries par de nombreuses critiques un peu justifiées, car avec l'âge les romans de la Comédie Cléricale devinrent plus âpres, plus durs ; ils perdirent le charme et l'indulgente bonté de la jeunesse. *Des Courbezou* (1860) à *Lucifer* (1884), notre romancier a évolué beaucoup. De même qu'Anatole France, jeune auteur du *Crime de Sylvestre Bonnard*, devint plus tard le cruel critique de *l'Île des Pingouins*, de même Fabre devint satirique et fut même taxé de sectarisme dans les trois romans suivants : *Lucifer* (1884), *Madame Fuster* (1887), *Un Illuminé* (1890), œuvres inférieures où l'auteur avait eu le tort d'abandonner sa claire vallée d'Orb.

La vieillesse du romancier fut malade ; les crises de goutte furent plus fréquentes et les cures à Lamalou n'eurent pas de résultats, mais les séjours répétés au pays natal nous valurent certainement bien des romans locaux et en particulier le dernier, *Gaffarot* (1894), paru dans la *Revue de Paris*. Il nous ramenait en mourant aux souvenirs de son enfance à Bédarieux et aux confessions dans *Ma Jeunesse* et *Ma Vocation*.

Le grand romancier des Monts d'Orb s'éteignit à Paris en 1898 dans le palais de l'Institut, au moment où l'Académie Française allait enfin reconnaître ses mérites.

## SON ŒUVRE

### LE ROMAN DE CARACTÈRE SCÈNES DE LA VIE CLÉRICALE

Comme pour beaucoup de littérateurs la première production de Ferdinand Fabre fut un chef-d'œuvre. L'histoire des *Courbezon* méritait bien le titre orgueilleux donné par l'auteur ; il avait en effet écrit en sous titre à la première page de son livre : « Scènes de la vie cléricale ». Dans sa préface dédiée à M. le Baron de Richemont, Fabre se réclame du grand Balzac qui, profitant de ce que la révolution n'a « laissé debout que des « individus, put peindre l'homme isolé de sa caste et de « son milieu et le faire entrer dans la Comédie Humaine « pour faire un poème cent fois plus vrai que ceux du « passé, un poème sombre et rayonnant que Dante n'a « pas soupçonné ».

*Les Courbezon* racontent l'histoire d'un saint prêtre, bon, doué d'un grand jugement, d'une charité sans mesure allant au delà de ses moyens ; cette charité s'exerce surtout à relever les ruines accumulées par la révolution : c'est le prêtre batisseur. Nommé à Saint-Chinian, il répare l'église, commence la construction d'un hospice, dépouille sa mère et sa sœur, vend tous ses biens pour arriver à solder les ouvriers, mais le déficit existe malgré son sacrifice. Il ne tarde pas à recevoir un blâme de l'Evêque qui finalement, excédé des plaintes des préteurs, révoque, après avis du préfet, le curé doyen et l'exile à Villecelle, canton de St-Gervais. Quelques mois après, l'Abbé Courbezon commençait à construire un couvent dans sa nouvelle paroisse ; il recevait bientôt de l'entrepreneur des notes qu'il ne pouvait solder. Monseigneur ne l'avertit pas cette fois. Un décret lui fit seulement connaître qu'il était suspendu de ses



fonctions : « Attendu que M<sup>me</sup> la Baronne de Serviès et  
« plusieurs autres dames ont remis des sommes consi-  
« dérables entre les mains de M. l'Abbé Courbezon,  
« sommes qui devaient être affectées selon le vœu des  
« donatrices à la construction d'une école dont les  
« travaux ont été suspendus, les fonds perçus pour  
« ladite construction ayant été dissipés... »

La charité de l'Abbé Courbezon allait lui imposer une vie pénible. Pendant dix ans il vécut dans une soupente à Montpellier ayant pour toutes ressources les deux francs de la messe que la sœur supérieure de l'Hôpital Général lui faisait dire chaque jour.

En 1817 une nouvelle paroisse fut créée à St-Xist, l'Abbé Courbezon, appuyé par la sœur supérieure, se présenta devant l'Evêque qui consentit à le nommer. La paroisse de St-Xist, formée des hameaux de Boussagues, Senégra et Frangouilles, possédait à ce moment une riche héritière, Cécile Séverac « Séveraguette », dont la beauté et la fortune étaient convoitées par deux prétendants : son cousin Pancol dit « le Boussagol » et Fumat « l'avocat ». Severaguette, orpheline de 22 ans, avait pris sa tante Pancol, « la Boussagole », pour lui tenir sa maison ; elle n'aimait pas son cousin à qui le facies déplorable avait mérité le surnom de « Sanglier ». Entre ces quatre personnes et l'Abbé Coubezon va se jouer un drame d'une puissance de caractère et de passion très remarquable. L'Abbé Courbezon, poussé par la charité chrétienne de Séveraguette, ne tarde pas à accepter les dons de l'orpheline, d'abord pour secourir les malheureux de la paroisse, puis pour satisfaire sa passion de la construction. St-Xist n'a pas d'école ; l'abbé en bâtit une avec l'argent de Cécile Séverac. La rivalité des deux prétendants évincés s'accroît et le Boussagol poussé par sa mère en arrive au crime. Il tue Fumat et cherche ensuite à faire disparaître l'Abbé Courbezon parce qu'il ruine Cécile Séverac ; mais le prêtre, encore solide, se

débat et l'ignoble « Sanglier » tombe dans le torrent où il voulait précipiter l'Abbé. Cécile Séverac a soldé toutes les dépenses de son curé, mais elle n'a plus l'argent nécessaire, ni pour se marier, ni pour entrer au couvent ; elle acceptera, après la mort de M. Courbezon, la direction de l'école qu'il a fondée.

Ce roman, paru en mai 1861 dans la « *Revue Contemporaine* » valut à son auteur une grande notoriété.

Sainte Beuve déclara que « l'auteur était un fort élève de Balzac ». En 1865 il écrivait dans « *Les Nouveaux Lundis* » (9<sup>e</sup> vol.). J'ai été blâmé, lors de mon éloge de l'Abbé Brandelet à l'Académie, de me souvenir du « vicaire de Wakefield ; que serait-ce si j'avais fait « quelque allusion à un personnage d'un des meilleurs « romans modernes, l'Abbé Courbezon, que l'auteur « semble avoir étudié d'après nature » ? Le 13 août 1874, l'Académicien Cuvillier déclara dans son discours d'usage : « l'Abbé Brandelet, recommandé à l'Académie « en 1865 dans un édifiant rapport de M. de Sainte Beuve, « a peut-être servi de modèle « au pieux héros *des Cour-* « *bezon*. On sait que cet excellent livre de M. Ferdinand « Fabre, roman si l'on veut, mais vrai, sans réalisme et « touchant par sa simplicité même, a été couronné en « 1872 par l'Académie Française ».

Tous ces éloges étaient mérités : Fabre avait bien atteint dans *les Courbezon* l'auteur de *la Comédie Humaine* : l'Abbé Courbezon, comme Grandet, comme le père Goriot, reste semblable à lui-même toute sa vie ; il est incorrigible, rien ne peut limiter sa charité et sa passion de bâtir. Les personnages secondaires ont également un caractère très tranché : les Boussagol, dominés par le désir de s'enrichir, en arriveront au crime, Séveraguette sera hésitante et pieuse toute sa vie.

Fabre a su situer son action dans des paysages familiers qu'il décrit supérieurement. Il cherche même les antécédents de Pancol et de Fumat, leur hérédité ; il le

fait brièvement avec clarté. Même dans la peinture du milieu où évoluent ses personnages, il sait éviter les longueurs du grand Balzac, car plus que lui il possède le sens de la mesure. Enfin il dépeint des prêtres et des paysans qu'il a connus dans son enfance ; nous les voyons véritablement évoluer, agir, prier, souffrir devant nous comme s'ils vivaient encore. Chez le romancier des Monts d'Orb l'action ne languit jamais.

Ferdinand Fabre atteint même le sublime et nous donne une sainte émotion littéraire toujours éprouvée, lorsqu'il nous dépeint la première conférence cantonale à laquelle assiste l'Abbé Courbezon. Le curé de Saint-Xist, méprisé par ses confrères, est fêté par un prêtre savant qui lui demande sa bénédiction et qui rétablit la bonne réputation du saint méconnu. Cette émotion est la preuve de la valeur de l'œuvre et du talent du romancier.

Dans la même série nous allons citer deux autres chefs-d'œuvre de Fabre : *l'Abbé Tigrane* (1875) et *mon Oncle Célestin* (1880).

*L'Abbé Tigrane* réalise mieux que *les Courbezon* le roman de caractère, c'est le type de la Comédie Cléricale. Ici les laïques ne paraissent point. Toute l'action se joue entre des prêtres, soit à l'évêché, soit au séminaire.

Rufin Capdepon, d'origine très modeste, est arrivé par son travail et son éloquence à être supérieur du Grand Séminaire de Lormières. Il est de sang espagnol ; « il a les emportements et la violence de sa race ». Depuis des années il convoite l'épiscopat. A la mort de son évêque il croit pouvoir poser sa candidature appuyée par un député qu'il a suivi autrefois à Paris comme précepteur des enfants. Mais un général emporte la nomination de son frère, Monseigneur de Roquebrun, saint prélat, charitable, un peu hautain vis-à-vis de son clergé.

L'Abbé Tigrane, supérieur du Grand Séminaire, est

d'abord assez convenable pour son évêque, mais peu à peu il laisse apercevoir son caractère violent et dominateur et les heurts deviennent fréquents entre l'évêché et le Séminaire.

Monseigneur de Roquebrun a un secrétaire particulier très conciliant, très doux, qui essaie de pallier les fautes de Rufin Capdepon. Le Supérieur évite les scandales que causerait sa violence grâce à son ami le rusé Abbé Mical. Ces deux personnages de second plan nous rappellent les confidents de la tragédie classique. L'Abbé Capdepon, que sa violence fit surnommer Tigrane, reste incorrigible. Nous voyons sa passion ambitieuse grandir à chaque page ; elle est accompagnée d'une haine implacable pour son évêque qu'il poursuit et provoque de sa présence.

Monseigneur de Roquebrun lassé, décide de remplacer tout le personnel du Grand Séminaire par des religieux pour se débarrasser de Capdepon. D'autre part l'Abbé Tigrane essaye de soulever le clergé contre l'évêque. Le jour de l'ordination il tente de supprimer les formes habituelles de politesse vis-à-vis de Monseigneur, tandis que les prêtres présentent après la cérémonie une supplique à leur chef pour protester contre la main mise des religieux sur le diocèse. Monseigneur de Roquebrun comprend l'origine de cette manifestation. Il ramène à lui son clergé en faisant appel à ses sentiments affectueux. Fabre nous dépeint là une scène très émouvante : « Monsieur l'Archiprêtre, ce jour qu'on  
« voulait me rendre si triste, vous le faites le jour le  
« plus heureux de mon épiscopat. En vous étreignant,  
« il m'a semblé que j'étreignais tout mon diocèse et  
« j'en ai tressailli d'allégresse ! Mon Dieu dites-moi ce  
« qu'il faut que je fasse pour qu'on m'aime, il est si  
« doux d'être aimé ».

Le tribunal de l'officialité, fournit peu après l'occasion à l'Abbé Tigrane d'attaquer et d'insulter même

son évêque qui sous le coup de l'émotion tombe frappé d'apoplexie. Au lieu de s'empressez auprès de sa victime, Rufin Capdepont s'éloigne pour songer à la crosse et à la mitre. N'y rêve-t-il pas chaque nuit comme un amant songe à sa maîtresse ? Le criminel ambitieux fait surveiller même les derniers instants de son évêque, mais ses calculs sont déjoués par la Providence. Monseigneur de Roquebrun à peine remis songe à débarrasser l'Eglise d'un futur prélat indigne ; il aime particulièrement son modeste secrétaire et voudrait le voir accéder à la mitre. Tous deux partent pour Paris ; Monseigneur demande au ministre de lui donner un coadjuteur, mais l'échec de sa tentative détermine une deuxième attaque qui cette fois emporte l'évêque de Lormières.

La nouvelle de cette mort provoque une véritable explosion dans l'âme de Tigrane, sa passion longtemps contenue éclate. Il se fait nommer vicaire capitulaire par Paris. Les obsèques de Monseigneur de Roquebrun donnent lieu à des scènes très regrettables. Capdepont laisse éclater sa haine. Ne refuse-t-il pas de présider les obsèques et d'ouvrir la cathédrale à l'évêque défunt ? Nous le voyons même faire l'horrible geste d'enlever du doigt du mort l'anneau épiscopal par lequel il est véritablement hypnotisé. Cette scène lugubre dans une nuit d'orage, sous les murs de la cathédrale, est grandiose et tragique. Grâce à son conseiller l'Abbé Mical, grâce aussi à la sainteté des amis de Monseigneur de Roquebrun qui veulent éviter un scandale, cette grave affaire n'est pas ébruitée ; des religieux se chargent de la faire connaître à Rome.

La situation paraît perdue pour Capdepont, lorsque les influences politiques enlèvent sa nomination à l'évêché de Lormières. L'évêque nommé, non encore intronisé, part pour Rome où il proteste de son ultramontanisme ; il conquiert la cour romaine par son

éloquence servile et son énergie, tandis que les rapports sur sa conduite restent lettre morte. Monseigneur Capdepont-Tigrane dont la passion est enfin satisfaite devient doux et abordable ; il songera bientôt à la tiare.

*L'Abbé Tigrane* présente une étude approfondie de l'ambition et de la haine qui en découle. La puissance de la passion rend le roman un peu âpre. Tigrane est incorrigible et, sans l'Abbé Mical, il tomberait dans les pires excès. Ainsi Fabre possède plus encore que dans *Les Courbezou* la tradition classique Molièresque. Son roman est rempli d'une vie intense, née de l'ardeur des sentiments qui agitent le principal personnage.

Fabre évite les longueurs et les expositions du début. Il entre dans le vif de l'intrigue sans donner même à la description des lieux et aux antécédents des personnages tout le développement désirable. Les événements sont peu importants à côté du drame intime des consciences. Cependant les obsèques de Monseigneur de Roquebrun donnent lieu à une belle mise en scène où l'auteur se montre romantique à l'instar de Dumas père et de Victor Hugo. Au point de vue historique, *l'Abbé Tigrane* a le mérite de nous décrire les milieux du haut clergé sous le second Empire ; il nous fait connaître la puissance de l'évêque, les influences qui l'entourent et la servilité de ses prêtres.

*Mon Oncle Célestin* par contre nous dépeint un modeste desservant des Monts d'Orb. Durant sa vie l'Abbé Célestin a été surtout charitable et bon ; il ne connaît pas le mal et ne le soupçonne pas chez les autres. Sa grande bonté le perdra. Il recueille au presbytère de Lignièrès une fille de 18 ans, sainte pastoure martyrisée par une terrible marâtre. Cette naïve fleur de l'Escandorgue attire la sympathie du prêtre par sa pureté et sa piété. L'Abbé Célestin veut la faire entrer au couvent des Sœurs de Charité à Lodève. Le jour de la fête de Saint Fulcrand, Marie Galtier est présentée à

la Sœur Supérieure qui l'agrée. Le soir même, un Santi-Belli, ignoble marchand de médailles, aidé d'un ermite soulard et favorisé par l'ivrognerie d'un père indigne, viole la jeune pastoure qui se croit attaquée par des brigands et subit l'acte d'amour sans s'en douter. Marie Galtier rentrée à Lignières reste à la cure, puis s'échappe quand on commence à s'inquiéter de son état maladif. Après de longues recherches on la retrouve dans une mesure ruinée dénommée le Castellas. L'accouchement a lieu au presbytère, Marie Galtier meurt après avoir donné le jour à une fillette.

L'Abbé Célestin est accusé par la marâtre, par le maire et par son ancien condisciple, l'Abbé Clochard, d'être le père du bâtard. Une première fois l'Archiprêtre de Lodève sauve son ancien vicaire ; en son absence le curé de Lunas reprend l'accusation. L'Abbé Célestin, malade, ne connaît pas la convocation du tribunal de l'officialité. Il meurt subitement en apprenant la nouvelle de son interdiction apportée par le cruel doyen de Lunas.

Ce roman nous dépeint encore l'envie, la haine et l'ambition dans le triste Abbé Clochard, capable de toutes les bassesses pour parvenir à un poste supérieur. Ce personnage dans sa passion est plus vulgaire que l'Abbé Tigrane.

Le drame se joue encore dans les âmes, surtout dans celle de l'Abbé Célestin, prêtre naïf et bon qui juge les autres d'après lui et qui succombe sous les attaques des habiles et des méchants. Mais ce roman de mœurs cléricales est aussi un magnifique roman descriptif. Nous voyageons avec l'Abbé Célestin des Aires à Lignières à travers la vallée de l'Orb que l'auteur a chantée admirablement dans quelques pages d'un parfait réalisme. Les descriptions de l'Eglise et du cloître de Joncels, la magnifique mise en scène de la fête de Saint Fulcrand nous font songer aux belles peintures

de Zola décrivant la cathédrale de Beauvais dans *Le Rêve*.

Enfin les qualités du conteur que nous retrouverons plus développées dans d'autres romans sont déjà très marquées dans l'histoire de Saint Fulcrand racontée par le saint ermite Adon Laborie. Ces récits ne sont pas des longueurs ; ils font songer aux coryphées de la comédie antique et augmentent l'intérêt du roman.

Nous venons de décrire trois chefs-d'œuvre de la *comédie cléricale*. Ferdinand Fabre continuera cette série de romans de caractères, mais il ne retrouvera plus les mêmes dons. Nous citerons parmi eux *Lucifer* (1884), roman touffu, mal écrit, où l'auteur nous fait suivre la lutte d'un évêque énergique et violent surnommé Lucifer contre la Compagnie de Jésus, toujours habile et triomphante, grâce à des moyens indignes.

Une œuvre moins profonde et moins âpre *L'Abbé Roitelet* (1890), nous fait connaître un prêtre dominé par l'inoffensive passion des oiseaux.

Dans un autre genre Ferdinand Fabre a continué ses études de mœurs cléricales dans deux romans très longs formés de plusieurs épisodes : *Le Marquis de Pierrerie* (1874) et *La Petite Mère* (1876-78). Il n'étudie plus les rapports des prêtres entre eux mais avec les laïques. Il nous fait connaître les milieux dévots de Paris et nous montre l'égoïsme inconscient de deux puissantes passions religieuses.

*Le Marquis de Pierrerie* est divisé en deux volumes : la « Rue du puits qui parle et le Carmel de Vaugirard ». L'auteur nous fait suivre un gentilhomme qui croit pouvoir conquérir les classes futures de dirigeants en fondant la « Société de secours intellectuel », œuvre charitable dominée par un illuminé aux idées absolutistes qui ruine sa fille et la fait entrer de force dans un couvent plutôt que de l'unir à un étudiant sans titre. L'auteur a eu le mérite de nous faire connaître la vie de



bohème vers 1850 ; mais son œuvre touffue, indigeste, a perdu le charme, la vivacité et l'intérêt des romans des Monts d'Orb. Le romancier s'est rendu compte de ses défauts, car il a publié le même livre, 10 ans plus tard, en le modifiant complètement : *l'Illuminé* offre moins de longueurs, mais il présente comme le *Marquis de Pierrerie* des caractères contre nature, une action peu soutenue, sans grand intérêt et Fabre y montre du parti pris.

*La Petite Mère* (1876-1878) est très comparable au roman précédent ; cette grande étude, divisée en quatre volumes : « la paroisse du jugement dernier, le calvaire de la baronne Fuster, le combat de la fabrique Bergonnier, l'hospice des enfants assistés », nous fait suivre la conquête d'une famille et de ses biens par un ordre religieux. M<sup>lle</sup> Fuster, privée de son père et de son fiancé par la guerre de 1870, victime de sa mère et des moines, est obligée d'entrer dans un couvent où elle contracte bientôt une tuberculose mortelle. Fabre, se rendant compte des longueurs de *la Petite Mère*, en a fait une nouvelle édition en un seul volume en 1887, sous le nom de *Madame Fuster*. Ce roman abrégé n'en est pas moins une œuvre de parti pris à l'action invraisemblable. Pourquoi le Bédaricien ne s'est-il pas conformé à son étude sur « son cas littéraire » où il écrivait qu'il n'était pas de taille à se mesurer avec le monstre, avec Paris qui le fuyait ? L'artiste a vieilli.

#### LE ROMAN IDYLLIQUE

Nul mieux que Fabre n'a su dépeindre l'amour naissant entre deux jeunes enfants dans le cadre d'une nature souriante ou sévère. Nous connaissions jusqu'ici le peintre de la vie cléricale, nous allons nous familiariser maintenant avec un romancier au cœur très jeune dont l'âme naïve aurait pu produire un poème épique.

L'Auteur dans *Monsieur Jean* (1886) se rappelle ses jeunes amours et nous les décrit. Ce livre pourrait être classé dans les romans biographiques, si l'intrigue ne dominait pas les souvenirs personnels. M. Jean ressemble beaucoup à Monsieur le Neveu Ferdinand ; il vit auprès de son oncle, curé de Camplong, saint prêtre très bon comme l'Abbé Célestin. L'oncle Fabre s'est chargé de l'éducation de son neveu. Tout en lui apprenant le latin il essaye de faire naître en lui la vocation ecclésiastique et « la crainte de la femme ». Voici l'époque de Noël ; il faut aller se confesser. Le petit Jean est envoyé par son oncle au tribunal de la pénitence de M. le Curé de Graissessac auquel il doit apporter les honoraires de la messe solennelle de Sainte Barbe payée par le Conseil Municipal de Camplong aux trois paroisses de la commune. M. Jean part sur un âne nommé Verjus à travers les châtaigneraies de Camplong. A peu de distance du village, des petites pierres viennent le frapper. Il entend bientôt une voix délicieuse qui crie « M. Jean » avec un timbre de voix inaccoutumé. Il a à peine le temps de se retourner ; la brune Merlette se précipite sur lui et l'embrasse follement. M. Jean ne connaissait pas encore les baisers de femme ; le voilà heureux et décontenancé. Il est troublé par le charme incomparable de la caresse et cependant les enseignements de son oncle lui reviennent à la mémoire. « C'est mal de nous embrasser ainsi ! »

Merlette veut monter en croupe derrière lui ; pour punir son audace, M. Jean l'a cinglée d'un coup de fouet ; puis il a fait trotter l'âne avec l'espoir de fuir l'Ève tentatrice. A peine a-t-il franchi la crête de la montagne qu'il regrette son acte et sa fuite. Il s'arrête sur le penchant de Graissessac, près d'une source délicieuse où Merlette ne tarde pas à le rejoindre ; M. Jean demande maintenant les baisers qu'il refusait tandis que Merlette se mire dans le primitif miroir de la

source ; les oiseaux accompagnent de leurs chants le ramage des baisers de ces jeunes tourtereaux.

L'heure passe... Il faut descendre à Graissessac. Merlette redevient femme ; en accompagnant M. Jean tout troublé de sa prochaine confession, elle lui demande de lui faire un cadeau. Justement Siébel, le colporteur, rencontre les enfants ; M. Jean l'arrête et tous trois entrent au café où notre jeune héros va consommer sa perte. N'achète-t-il pas un colifichet à Merlette et ne lui paye-t-il pas un goûter avec l'argent sacré de la messe qu'il devait apporter au « respectable Abbé Matheron ? » « M. le Neveu » a perdu toute mesure. Cependant il songe à se confesser . Nous le voyons entrer dans l'église, hésitant et contrit ; il pleure en attendant le prêtre qu'il n'appellerait jamais si un tiers n'intervenait. Le curé de Graissessac est indulgent ; il refuse cependant de donner l'absolution à son jeune pénitent qui reviendra à Pâques pour la recevoir. Après avoir réfléchi il écrit à son confrère pour lui conseiller d'enfermer Merlette dans un couvent.

« M. le Neveu » repart pour Camplong tout penaud, mais il n'est pas seul. Merlette qui lui avait pris Verjus, le lui rend en imposant sa présence. La nuit vient, le petit Jean a peur et se laisse conduire. Un autre personnage intervient, Galibert, pâtre irrésistible aux filles ; ce dernier enlève Merlette et la prend dans le petit réduit où il couche au-dessus des chèvres et du bouc. Petit Jean ne comprend pas très bien, mais il est furieux d'être seul ; nous le voyons rentrer tout confus à Camplong,. M. le Curé Fabre, en apprenant la vérité, ne gronde pas beaucoup son neveu, mais il le met à la « chapelle blanche ». Quelques heures après, il lui permettra d'assister au réveillon offert aux pauvres où les deux amoureux se verront pour la dernière fois.

Cette idylle entre enfants est charmante par sa naïveté et par la poésie qui s'en dégage. L'intérêt toujours

soutenu ne languit pas durant cette unique journée de flirt qui remplit tout un livre. L'auteur a su trouver le langage des enfants. Son style bref, léger, sautillant, convient parfaitement aux personnages et à l'intrigue. Les descriptions de la nature, exactes et brèves, s'harmonisent avec les sentiments éprouvés par les jeunes amoureux. Ne nous semble-t-il pas lire *Mireille*? Fabre a écrit là un petit chef-d'œuvre où il s'est montré digne de Mistral, poète comme le fils de la Provence.

Les mêmes qualités se retrouvent dans *Xavière* (1890). L'instituteur de Camplong est veuf depuis longtemps. Il a un fils nommé Landry. M. le Maître vit avec la veuve Ouradou, mère de la gentille Xavière. Il consentira à épouser sa maîtresse le jour où elle aura hérité de sa fille.

Ces deux êtres malfaisants, atteints l'un d'avarice, l'autre d'ambition, font souffrir la petite Xavière qui trouve une protection affectueuse en la personne de Landry. Xavière, petite sainte d'après Monsieur le Curé, préfère cependant souffrir les coups et les privations plutôt que d'entrer au couvent où elle sera séparée de son ami Landry. Les deux enfants s'embrassent et déclarent qu'ils se marieront plus tard. Mais la mère indigne, contrariée dans ses projets et poussée par son criminel amant, redouble de méchanceté. Xavière paye de ses souffrances son refus de laisser place libre.

Les deux associés décident de profiter de l'époque des châtaignes pour se débarrasser définitivement de Xavière. L'auteur nous décrit en d'admirables pages la récolte des châtaignes et les traditions anciennes par lesquelles on fête les fruits du pays des Monts d'Orb. La montagne prend bientôt le deuil de l'automne ; elle devient triste comme le ciel. Un soir très gris, alors que le vent souffle en tempête, la veuve Ouradou oblige sa fille à monter sur un gros châtaignier, véritable géant. M. le Maître s'arrange pour faire rompre la branche qui sert de point d'appui à Xavière. La petite tombe, se

brise la colonne vertébrale et meurt après avoir manifesté, pendant huit jours de maladie, son amour pour Landry et ses sentiments chrétiens. L'instituteur indigne, obligé d'avouer son crime, se tue. Monsieur le Curé de Camplong, oncle de l'auteur, fait de dignes funérailles à la petite sainte.

Au cours du récit nous avons appris à connaître ce prêtre pieux, instruit, féru de citations latines, assidu aux conférences de Bédarieux et gardien scrupuleux des âmes de sa paroisse, mais il n'est pas le principal personnage du roman. *Xavière* est avant tout une idylle entre deux enfants malheureux. L'auteur nous communique une émotion profonde en faisant parler les âmes jeunes, à peine écloses de Xavière et de Landry ; nous pleurons comme le bon curé Fabre devant la longue agonie de la petite sainte. Pour atteindre de pareils accents de vérité, l'auteur a dû connaître tous ses personnages ; son imagination jeune, proche de la nature, leur a donné une vie véritable avec le langage de leur âge. *Xavière* a été joué à l'Opéra-Comique en 1895. M. Gallet a écrit le livret et M. Dubois a composé la musique.

Sur ses vieilles années Ferdinand Fabre puise encore dans les souvenirs de son enfance à Camplong pour nous raconter les amours de *Norine* (1887).

Nous allons avec le petit Ferdinand Fabre chercher des truites à Truscas pour traiter Monseigneur un vendredi. En route nous nous arrêtons à Cerisolles pour manger des cerises et le hasard bienveillant nous fait assister aux charmantes fiançailles de la jeune Norine et du pseudo brigand Justin Lebasset.

Quarante-sept ans après, un oiseau échappé d'une cage vient se réfugier à l'Institut où Ferdinand Fabre est bibliothécaire. Ce chardonneret donne à l'auteur l'occasion de revoir Norine. Elle supplie le romancier de venir chez elle où son mari meurt de la tuberculose

après une vie de labeur dans le grand Paris. Fabre connaît les derniers jours, les dernières minutes d'un amour qu'il a vu naître. Il nous traduit les impressions qu'il ressent devant cette fragilité de la vie et l'amour humain. L'auteur se fait vieux, il connaît la tristesse du soir, heureusement le prêtre est là pour apporter un rayon d'espérance. Ce roman, écrit sous forme de lettres à un ami, présente des longueurs et trop de développements pour de petits faits alors que nous ne suivons pas assez l'évolution des caractères à peine esquissés.

La dernière œuvre de l'auteur *Gaffarot* (1894), est encore une idylle et une évocation de son enfance à Bédarieux, mais « Pascalette de Pascal » n'a plus le charme de Merlette.

#### LE ROMAN PASSION ET LA PASTORALE

Notre romancier des Monts d'Orb nous décrit l'amour tendre, la fleur délicate encore non ouverte ; il sait aussi dépeindre l'amour passion, fleur rouge bien éclosée d'une plante sauvage de nos garrigues.

*Le Chevrier* (1868), nous met en contact avec les paysans du Larzac menant la vie pénible des pasteurs. Il nous ramène ainsi vers une humanité primitive, vivant dans des conditions difficiles, chez laquelle l'amour tient toujours la plus grande place.

Eran, chevrier en service dans une ferme, vit en contact journalier avec une enfant trouvée de l'hôpital « l'Hospitalière » qui a été nourrie dans la maison par la fermière l'Agathone ; tous jeunes ils se sont amusés ensemble, ils ont folâtré comme des cabris. Le hasard les rapproche encore en faisant de l'Hospitalière une catéchiste chargée d'apprendre la « doctrine » aux jeunes gens éloignés de l'Eglise ; pourtant Félice s'échappe toutes les fois qu'Eran veut lui déclarer son amour.

Le fils des Agathon, Frédéry, jeune coq redouté sur

le Larzac, semble revenir à des mœurs meilleures, à la suite des réprimandes de Monsieur le Curé. En réalité l'amour le retient à la maison ; l'Hospitalière lui plaît et ses sentiments sont partagés. En vain Eran rappelle-t-il à la Pastoure leurs souvenirs d'enfance. Le passionné perverti a conquis la jolie fleur délicate, fruit de l'amour. Le chagrin du Chevrier est si vif quand il surprend les amoureux dans leur chambre qu'il quitte la ferme de Mirande et va se louer chez la Fontanille où il pense oublier Félice dans les bras toujours ouverts de Françon. Les relations de sa nouvelle amie avec l'usurier Malgrison lui permettent de relever la situation de la Fontanille et de sauver les Agathon qu'il aime malgré leur éloignement, mais il empêche l'usurier de prêter l'argent qui permettrait à Frédéry d'éviter l'armée.

Françon est bien légère ; elle court au moulin après un nouvel amant. Eran la suit, l'entraîne au pays bas faire les vendanges. Nous avons comme intermède les scènes entre vendangeurs et de belles descriptions de nos riches plaines. Mais Françon part avec le fils du régisseur de Cassan. Eran la poursuit jusqu'à Cette. Il rencontre là le soldat Frédéry, son heureux rival, en route pour l'Algérie et, dans un geste de magnifique bonté, le Chevrier lance à son ennemi, l'argent qu'il a touché à Gabian pendant les vendanges. Eran, depuis cette rencontre, plaint Félice et les Agathon. Il part à pied et dans deux jours de marche il atteint la ferme de Mirande. Le Curé lui apprend la prochaine naissance d'un enfant de son rival. Malgré sa jalousie et sa peine il se loue chez les Agathon pour les aider à force de travail à payer l'usurier. Ce Chevrier modèle se donne à ses anciens maîtres ; il pardonne Félice et l'entoure de son affection ; le petit bâtard est son enfant gâté. Eran pousse la bonté et l'amour désintéressé jusqu'à partir pour remplacer Frédéry. A ce moment la nouvelle de

la mort du fils Agathon parvient à Mirande ; le Chevrier rentre et reprend sa vie de dévouement et de travail auprès des Agathon qu'il console ; Félice est désespérée ; elle abandonne même les pratiques religieuses. L'admirable attachement du Chevrier ne l'émeut pas tout d'abord ; cependant, en voyant Eran caresser son fils et le soigner comme une mère, elle conçoit l'idée d'unir sa vie à la sienne en faisant légitimer le fils de Frédéry, malheureusement l'idée du suicide ne la quitte pas. Les cérémonies du mariage terminées, elle profite d'un moment d'inattention pour aller se noyer dans la mare des Fontinettes. Eran reste fidèle à sa noble vie en consacrant ses jours à l'enfant orphelin et à la ferme de Mirande.

Ce drame d'amour chez de simples bergers nous fait songer aux *Bucoliques* de Virgile. Jamais aucun auteur de talent, de langue française, n'avait décrit avec tant de vérité et de grandeur la vie rude des pasteurs. Le Chevrier passe sa journée avec le bouc et les chèvres dans l'isolement de la nature, mais il est plus sublime dans sa simplicité et son dévouement que la plupart des hommes ; il est de la race des héros de Corneille.

Ce sacrifice perpétuel de lui-même le rendrait invraisemblable, si l'auteur n'avait pas su lui donner un langage simple proche de la nature dans un cadre bien observé, bien réaliste.

Félice est la femme amoureuse qui reste toujours attachée au premier homme qui l'a conquise.

*Le Chevrier* a mérité l'éloge de Mistral. Il écrivit à l'auteur à propos de ce roman : « Vous n'inventez pas « la nature. Vous exprimez avec bonheur ce qu'elle a « mis autour de vous et vous l'exprimez d'une manière « savoureuse et charmante ».

Sainte Beuve, tout en adressant des louanges à notre romancier, fut plus difficile : « Il faudrait, lui écrivait-il « en 1867, toute une dissertation pour traiter avec vous



« les questions que soulève ce roman d'art et de style.  
« Il y a des études doublement savantes dans votre  
« tableau, celle du pays et des mœurs, celle du langage.  
« Sur ce dernier point vous avez pris le taureau par les  
« cornes en soutenant la gageure pendant un aussi  
« long temps, vous avez fait un tour de force, mais ce  
« n'est qu'un tour de force. J'aurais préféré que cet  
« essai de langage rustique composite, à la manière de  
« Georges Sand, ne régnât point tout le livre ».

Pour nous aussi le langage des personnages est un peu choquant. Nous aurions mieux aimé du bon français, émaillé d'expressions locales en languedocien, ou bien un roman en langue d'oc, plutôt que cette langue intermédiaire, inspirée du xvi<sup>e</sup> siècle, où l'article est inconnu devant certains mots. Pourtant, comme nous l'avons déjà dit, l'ensemble du roman donne une impression de vérité, de réalisme obtenue beaucoup plus par le langage, la peinture du pays et des mœurs que par les caractères.

*Le Chevrier* contient l'étoffe d'un poème épique.

L'auteur a tenté de porter ce drame au théâtre en composant *l'Hospitalière* (1880) ; sa pièce n'a jamais été jouée.

Quelques années avant *Le Chevrier*, Ferdinand Fabre avait publié *Julien Savignac* (1863), roman d'amour et de jalousie, où un jeune collégien, malgré la tendre bonté de son ami, de trois ans plus âgé, tente de le noyer dans le Salagou à Octon et met le feu au voile de la mariée pendant la cérémonie. Ce roman trop violent, aux caractères superficiels, nous paraît nettement inférieur au précédent, malgré l'éloge de M. de Pontmartin ; *Julien Savignac* prépare la transition au roman d'aventures.

## LE ROMAN D'AVENTURES

*Mademoiselle de Malavieille* est une histoire étonnante, mais vraisemblable, où l'on voit un tondeur épouser une jeune noble.

C'est aussi une peinture de l'amour dans des milieux riches et titrés, toujours campagnards. L'histoire se passe dans les Monts d'Orb, gros élément de succès pour un auteur amoureux de son pays.

A la révolution, la famille de Malavieille fut ruinée et dépossédée de ses biens ; elle s'expatria. Les terres de Malavieille furent vendues et les forêts furent abattues. Un paysan nommé Cabrol acquit des terrains marécageux au pied du château et constitua un important domaine : le Malpas. Il laissa en mourant une très belle situation à sa veuve et à son fils.

La Restauration permit à l'Abbé de Malavieille et à sa nièce Armande de revenir dans le pays. Ils furent accueillis à bras ouverts par la veuve Cabrol qui leur offrit même de leur rendre la ferme, constituée sur leur ancien domaine.

L'Abbé, installé dans les ruines de Malavieille, instruisit sa nièce en même temps que le jeune Cabrol. Avant de mourir, touché du dévouement de la propriétaire du Malpas, il lui manifesta sa reconnaissance et son estime en unissant la fille des seigneurs au fils de la fermière.

Les premières années du ménage Cabrol de Malavieille furent belles ; plus tard l'hérédité noble de la Dame et sa fierté native mirent entre les époux une distance que le temps accentua, malgré la naissance de notre héroïne Cyprienne de Malavieille ; sans satisfactions, isolé des siens, M. Cabrol se réfugia au café de Valquières où il contracta la passion de l'ivresse. Une famille parvenue de Valquières, les Roulhac,

profita de ce vice malheureux pour obtenir du père Cabrol la vague promesse de donner sa fille Cyprienne à leur fils ruiné, chercheur de dot.

Cyprienne n'aime pas Roulhac, mais elle est prête, malgré des sursauts de volonté, à se sacrifier pour faire plaisir à ses parents. Nous sommes en 1842. A ce moment là, sur la route de Latour à Valquières, chemine un tondeur de bestiaux, personnage bizarre, mélange de grandeur et de misère, gitane par le costume, et hidalgo par les manières. Il vient demander du travail à son ami Birouste, régisseur du Malpas et fils d'un domestique fidèle aux Malavieille durant leur exil.

Engagé pour la tonte des bestiaux à la ferme du Malpas, le bohémien Guereros sauve la vie à M<sup>lle</sup> de Malavieille qu'une jument emballée allait jeter dans un précipice. Une sympathie ignorée, inavouée, naît entre le tondeur et la jeune noble. D'autre part, les Roulhac usent de procédés indignes pour surveiller la fiancée qu'ils guettent toujours. Le notaire de la localité, personnage difforme, vicieux, mais intelligent, ancien rival et ennemi des Roulhac, se rapproche de cette famille sous prétexte de leur prêter de l'argent et de les sauver de la ruine. En réalité il prépare sa vengeance. Sa haine sera bientôt tempérée par l'amour de M<sup>me</sup> Roulhac et pour assouvir sa passion il aidera quelque temps les projets matrimoniaux du « petit château ». Un repas met aux prises M<sup>lle</sup> de Malavieille et l'espion chargé de la surveiller ; le cafetier-bedeau est obligé d'avouer le triste rôle dont on l'a investi ; en le défendant le notaire se compromet et perd la situation du jeune Roulhac.

D'autre part, M<sup>lle</sup> de Malavieille voit croître chaque jour dans son cœur les sentiments qui la poussent vers Guereros ; de sa fenêtre elle a entendu un aveu du tondeur. Son amour aidant elle voit dans l'attitude et dans les paroles de l'hidalgo des raisons de croire à une noblesse cachée. Sa fierté native est en lutte perpétuelle

contre son amour ; elle voudrait se renseigner par tous les moyens et puis au moment d'agir sa délicatesse la retient.

Guereros a laissé soupçonner son origine, mais par fidélité à une noble cause il tient à garder l'anonymat. Le hasard d'une rencontre dans un joli ravin ombragé permet à M<sup>lle</sup> de Malavieille de questionner l'hidalgo sans obtenir ni l'aveu de son amour, ni l'aveu de son origine. L'espion-bedeau surprend cette conversation, blesse l'ânesse du tondeur et reçoit une correction méritée ; à la suite de ses rapports à Valquières, les Roulhac décident d'adopter une nouvelle tactique.

Quelques jours après, Guereros, à la veille de quitter le Malpas par peur de l'amour et par attachement à une sainte cause, reçoit un coup de fusil d'une main inconnue ; retrouvé vivant par le régisseur, il est admirablement soigné par les dames de Malavieille. Cyprienne découvre dans les paroles enfiévrées du tondeur une raison de plus de croire à sa haute naissance ; elle ne peut plus garder le secret de son grand amour et l'avoue ainsi que Guereros au fidèle Birouste. Malheureusement les actes criminels se multiplient au grand préjudice des Cabrol de Malavieille ; le régisseur effrayé engage l'hidalgo à partir, car la vengeance est le mobile du bandit Roulhac. Guereros s'exécute à regret ; mais Cyprienne veille ; elle arrête le fugitif et cette fois le décide à s'expliquer.

L'aveu est tel que nous le supposions. Peu de jours après avoir débarrassé le Malpas du criminel Roulhac, le duc de Barrameda, grand d'Espagne, colonel dans l'armée de don Carlos, épousait M<sup>lle</sup> de Malavieille ; tous deux passèrent leur vie à défendre la cause du roi légitime.

Cyprienne de Malavieille est une jeune fille ardente, passionnée, orgueilleuse, possédant l'esprit de caste, mais elle est aussi soumise et déferente aux volontés de ses parents. Nous avons admiré deux scènes pleines de

délicatesse et d'émotion entre la mère et la fille et entre Cyprienne et ses parents qu'elle réconcilie. Tout le roman nous fait étudier et suivre la lutte entre l'amour et l'orgueil. Le tondeur Guereros est un castillan, digne fils du Cid. Cet admirable soldat, noble et désintéressé, ne connaît que le devoir et les serments qui le lient à son roi. Superbe champion de la foi royaliste, il est toujours prêt à se sacrifier. Il n'avouerait pas son grand amour, si la charmante Cyprienne ne l'y obligeait en s'opposant à son départ et en le cinglant de son mépris. Le ménage Cabrol de Malavieille est le type de l'union déclassée où les heurts sont tempérés par l'éducation chrétienne et la bonté native. Birouste fait un serviteur accompli.

A côté de ces nobles dignes de Corneille et de Racine, l'auteur a placé des intrigants criminels, une mère honnête, victime de son amour exagéré pour son fils et un tabellion de village envieux, jaloux et sensuel.

Tous ces personnages nous paraissent vivants tellement ils sont vrais. Les paysages des garrigues rouges, sauvages et désolées, s'adaptent singulièrement au drame de conscience et aux événements tragiques du roman d'aventures où l'auteur a montré tous ses talents d'écrivain, de psychologue et de romancier. Une vie intense déborde de ce livre.

*M<sup>lle</sup> de Malavieille* est digne de nos classiques du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'auteur a su réunir heureusement les qualités de Georges Sand, de Balzac et d'Octave Feuillet.

Dans le même genre nous devons citer *Taillevent*, histoire de trois générations de rudes paysans de l'Espinoise enrichis par les *Tarrines*, où l'auteur nous raconte aussi les amours de la riche héritière des Servières avec l'enfant trouvé Luc. C'est encore un roman d'aventures plein de belles pages réalistes ; nous faisons connaissance avec de tristes aventuriers carlistes qui sont loin de ressembler à Guereros. L'action languit un peu, les

caractères sont faiblement dessinés. *Taillevent* ne vaut pas *M<sup>lle</sup> de Malavieille*.

Nous exprimerons la même opinion au sujet de *Toussaint Galabru* (1887), roman qui nous retrace la vie tragique d'un sorcier des Monts d'Orb.

### LE CONTE ET LA NOUVELLE

Ferdinand Fabre a une tendance marquée à faire raconter des histoires par ses personnages ; quelquefois le roman lui-même est présenté comme un récit débité le soir à la veillée aux Monts d'Orb.

*Sylviane* (1891) est un conte délicieux où les faits les plus extraordinaires sont narrés avec verve dans un style alerte et vif. L'auteur nous conquiert, nous passionne et nous sommes convaincus de la véracité des miracles. Fabre rappelle le genre et le talent de Mérimée dans la *Vénus d'Ille*.

Un jour de Noël à Camplong, le maire Bassac invite M. le Curé et son neveu, l'adjoint Verdier, les marguilliers et un garde-champêtre du nom de Vigneron. Ce rusé personnage promet de raconter deux miracles pour obtenir force rasades de bon vin. Il commence alors son récit entrecoupé d'écartés amusants dans sa vie scabreuse.

Vigneron a passé son enfance à la métairie des Ormades, propriété des frères Sylvian. Il se souvient fort bien de *M<sup>lle</sup> Sylviane* et de son oncle l'Abbé.

L'Abbé Sylvian, dit-il, atteint de crises fréquentes de goutte, a été obligé de se retirer du saint ministère. Un accident survenu à son frère le met bientôt à la tête de l'importante métairie ; mais il est presque toujours cloué dans son fauteuil et très souvent même il est obligé de garder le lit. Le domaine des Ormades n'est pas très loin de Tarrassac-le-haut, village célèbre par son ancien monastère, aujourd'hui demeure de M. le Curé Galinier et de son frère, jeune médecin sans

clients. Le Curé de Tarrassac recommande son frère ; il essaye de lui ouvrir les portes des Ormades. Casimir obtient la clientèle de l'Abbé Sylvian et réussit à le guérir d'une crise de goutte. Son succès, les relations entre les deux prêtres lui permettent souvent de venir aux Ormades.

Durant ses visites à travers la montagne, Casimir découvre un vieux manuscrit racontant la vie du prieur Ombros. L'Abbé Sylvian, revenu à la santé, est enthousiasmé à la lecture de ce livre. Sa passion archéologique satisfaite, il va laisser le jeune médecin faire la cour à sa nièce la brune Sylviane. L'abbé ne perd pas une minute ; il dicte au jeune Vigneron l'histoire du prieur Honorat et du saint religieux Ombros narrée dans le vieux manuscrit. Le garde-champêtre rappelle ses souvenirs pour nous les rapporter quarante ans après.

En ce temps-là l'incendie avait ravagé le cloître et avait détruit la salle capitulaire. Prieur Honorat obtint du supérieur de Lormières l'autorisation de reconstruire et les moyens de le faire. Les travaux terminés le prieur s'aperçut qu'il manquait un grand crucifix dans la salle capitulaire. N'osant pas demander encore de l'argent au supérieur de Lormières, Honorat décida de faire quêter ses moines, contrairement à l'avis d'un assesseur qui se permit d'écrire en secret à Lormières. Au moment où la mission allait partir, un moine entouré d'oiseaux arriva au monastère. « Je viens  
« sculpter votre crucifix sur ordre de mon supérieur,  
« déclara-t-il. Durant un orage subi au cours de ma  
« route, Dieu m'a permis de voir Notre-Seigneur en  
« croix ; je veux au plus vite réaliser son image ». Honorat convaincu s'humiliait tandis que le petit moillon travaillait nuit et jour.

Au bout d'un an les moines, appelés dans la cellule de Dom Ombros, tombèrent à genoux, pleins d'admiration

devant Notre-Seigneur en croix, œuvre d'un magnifique réalisme. Une difficulté, imprévue par l'artiste, vint l'attrister profondément : la croix, sculptée dans une cellule trop étroite, ne pouvait pas sortir entière. Ombros hésitait à scier son œuvre. Il pria toute une nuit pour demander à Dieu une nouvelle inspiration : Voici que le Christ s'anima et se montra une seconde vivant devant le sculpteur terrifié. Sur le matin un violent coup de vent arracha Ombros de son prie-Dieu et le rejeta hors de la cellule. Il prit la résolution de ne pas mutiler Dieu vivant. Une heure après, le couvent assemblé à la salle capitulaire tomba en extase devant le beau Christ miraculeusement transporté.

La date des accordailles de Sylviane et de M. Casimir avait été fixée à la Noël. Malheureusement l'hiver immobilisait l'abbé Sylvian dans son lit.

Le jeune médecin plein de foi en son amour, décide son malade à venir demander la guérison au crucifix miraculeux de Tarrassac-le-Haut. La nuit de Noël l'abbé Sylvian, raide comme un pieu, est placé sur un lit, en face du beau crucifix de dom Ombros, dans la sacristie de Tarrassac. Avant la messe, Vigneron nous fait suivre les jeunes gens dans les corridors et dans la cuisine des Minimes, au milieu des pauvres de la paroisse invités ce jour-là. Durant la cérémonie l'abbé Sylvian croit voir le Christ se pencher vers lui ; il lui parle. Le petit Vigneron tombe à terre et s'évanouit de frayeur. Il se remet pourtant pour entendre l'abbé Sylvian répondre : « Oui Seigneur » et pour le voir se lever miraculeusement guéri. L'oncle de Sylvian se rend dans l'église en surplis, reçoit la communion et provoque l'enthousiasme religieux des fidèles qu'il bénit. Il donne ensuite une bénédiction émouvante aux jeunes fiancés devant le crucifix miraculeux.

A ce moment le récit de Vigneron est interrompu par l'arrivée du bedeau de Camplong qui vient appeler M.



le Curé pour les vêpres. Pris d'une sainte ardeur, M. le Curé décide le maire Bassac à venir à l'église demander à Dieu la guérison de sa crise de goutte à l'exemple de l'abbé Sylvian. Mais, hélas !.. les prières ne furent pas exaucées...

Un vent de foi souffle dans *Sylviane* : Nous sommes transportés et nous revivons les temps pieux du Moyen-Age. Nous assistons véritablement aux deux miracles. Ferdinand Fabre est un brillant évocateur de la vie monastique. De même que notre contemporain Anatole France a voulu nous transporter dans *Thaïs* aux premiers siècles chrétiens et dans la *Rôtisserie de la reine Pédauque* au xvii<sup>e</sup> siècle, notre romancier nous fait vivre avec lui au xi<sup>e</sup> et au xii<sup>e</sup> siècle, mais il le fait sans parti-pris avec un accent de vérité que seule pouvait lui donner sa foi chrétienne, car Fabre était certainement croyant. Il a aussi un mérite de plus : il a opposé et décrit trois époques : la réalité du moment, c'est-à-dire la première moitié du xix<sup>e</sup> siècle, la fin du xviii<sup>e</sup> siècle avec *Sylviane* et les siècles de foi du Moyen-Age avec le religieux Ombros. L'auteur ne manque pas d'humour.

Les caractères, brièvement dessinés tirent leur relief de la nature du sol avec lequel l'auteur les compare. Fabre a l'image facile ; il la trouve autour de lui sous la forme d'un oiseau, d'un insecte, d'un arbuste ou d'une roche ; en cela il est un peu poète. Vignerou est un garde-champêtre croqué sur le vif. Soulard impénitent, il émaille son récit, entrecoupé par d'amples libations, de notes de gaieté qui nous mettent bien en présence des dineurs de Camplong. Sylviane et son Oncle, fins et délicats, font contraste avec les Galinier, très portés sur la bouche et paresseux.

Fabre a montré dans *Sylviane* un genre et des qualités qui peuvent le faire comparer à Mérimée, à France et même à Hugo, mais où il est surtout lui-même, c'est-à-dire très particulier, très original,

## LE ROMAN COMIQUE

Les œuvres du romancier cévenol ne sont jamais tristes parce que l'auteur proche de la nature nous traduit les fêtes du printemps et nous rapporte les conversations toujours plaisantes des gens du peuple.

Deux de ses romans cependant sont nettement comiques et l'un d'eux même nous rappelle notre Rabelais. Qui sait si Fabre, lors de son séjour à Montpellier, n'a pas étudié en cachette la vie de l'étudiant Pantagruel ? Il nous le ferait presque croire dans *Barnabé*, l'étrange histoire de l'ermite de St-Michel aux Aires.

Nous avons déjà dit que les ermites de 1820 à 1840 étaient des paysans, gardiens des biens d'église, abandonnés par les religieux. Ils avaient conservé, sous leur costume bariolé des frères libres de St-François, leurs mœurs natives. Fabre n'a qu'à rappeler ses souvenirs d'enfance pour retracer l'histoire de ces étranges religieux. Aussi bien *Barnabé* (1873) pourrait se classer dans les autobiographies, car l'auteur se met en scène plusieurs fois.

L'action se passe d'abord à Bédarieux. Fabre nous montre Barnabé à table chez ses parents ; l'ermite raconte la profanation criminelle de Notre-Dame de Capimont par le frère libre qui en assurait la garde ; le bonhomme a une liberté de langage telle que l'oncle curé et le médecin doivent intervenir plusieurs fois. Mais le Curé des Aires est atteint de laryngite ; après consultation il est obligé de partir pour Amélie. Il confie à ce moment son neveu, dont il assurait l'éducation et l'instruction, à l'ermite de St-Michel. Barnabé ne se gêne pas devant l'enfant qui nous retracera plus tard son histoire.

L'ermite exerce tous les métiers, même celui de fabriquer des chansons pour les amoureux qu'il aide

de ses conseils. Accompagné du chantre Bragubis, joueur de fifre, il répète sa cantilène devant le jeune Simon Garidel un peu ahuri ; car Liette Combal ne ressemble guère à l'héroïne de la chanson. Barnabé, très porté sur la bouche, dépasse parfois les limites de la raison ; cuisinier émérite, il sait surtout apprêter au jambon les oiseaux pris au piège ; il manifeste aussi une passion bien vive pour la bouteille, mais il aime encore plus l'argent qu'il gagne par tous les moyens.

De temps à autre il part pour faire des quêtes dans la montagne. Voici une expédition qu'il prépare : « Petit, dit-il au jeune Fabre, va me chercher ton costume de pape, tu le mettras pour me suivre », Barnabé, gros homme ridicule dans la soutane étriquée de M. le Curé des Aires, s'avance armé de son bourdon aux belles coquilles et muni d'une besace volumineuse. Durant la route il catéchise le neveu de M. le Curé ; il lui enseigne quelques mots italiens qu'il devra prononcer au moment voulu chez une dévote.

Nos pèlerins, arrivés à Saint-Gervais, se rendent chez Gnaton, personne trop crédule dont le mari est absent : « Je vous présente un enfant de Rome, dit Barnabé, je l'ai ramené des Vaticans lors de mon dernier voyage par là-bas.... Le Saint-Père l'aime beaucoup et il me l'a confié pour l'instruire dans la règle de St-François ; c'est un neveu d'archevêque ». L'enfant, pincé par l'ermite, débite quelques mots italiens ; Barnabé reprend : « Pour me prouver son estime notre Saint-Père m'a donné une croix bénite et indulgenciée. Je vous la ferai baiser si vous ouvrez vos dix doigts pour moi ». Gnaton monte à son grenier par un escalier tournant en bois ; Barnabé la voit bientôt redescendre avec un morceau de jambon qu'il juge insuffisant. Le feu allumé lui donne une idée géniale ; il met la croix sur des braises et quand Gnaton approche l'objet béni de ses lèvres, elle pousse un cri

de douleur : « C'est un miracle ! Dieu a jugé votre offrande insuffisante ». Gnaton, toute contrite, remonte à son grenier et rapporte bientôt un jambon entier. Pendant ce temps, Barnabé a fait refroidir la croix dans la cruche ; Gnaton constate un nouveau miracle en baisant un métal froid. Le jambon conquis, il faut l'enfermer dans la besace et ce n'est pas facile. Après de multiples efforts la pièce peut être placée sur le dos de Barnabé. A ce moment survient le mari de Gnaton qui veut reprendre son bien. Une lutte sauvage s'engage : Barnabé vainqueur blesse son adversaire. Les cris des combattants attirent les voisins. Barnabé, pris par les gendarmes, est enfermé dans le clocher, prison de St-Gervais, où il retrouve l'ermite voleur de Capimont. Vincelas prend un malin plaisir à effrayer son confrère ; il lui affirme qu'il a tué le mari de Gnaton.

Atterré, Barnabé se pend dans la nuit devant le petit pape épouvanté.

*Barnabé* n'est pas une œuvre de grande valeur. Sans doute le principal personnage reste incorrigible, toujours semblable à lui-même, mais cet amusant ermite a une nature peu compliquée. Nous ne pouvons parler de roman psychologique. Il faut voir surtout dans *Barnabé* une farce véridique. Le comique ressort des gestes de l'ermite, de son langage et de l'antithèse entre son demi caractère religieux et ses actes répréhensibles. *Barnabé* est en outre un roman historique et une idylle champêtre.

Le comique du *Roi Ramire* est plus fin. Dans ce roman, l'auteur nous présente un jeune étudiant décafé qui vient passer quelques jours à Lormières chez sa tante M<sup>lle</sup> de Castillet, dévote riche, généreuse vis-à-vis du clergé, comme vis-à-vis des réfugiés carlistes. Notre polisson de neveu veut fuir vers Paris, dès qu'il aura soutiré à sa parente l'argent nécessaire à son plaisir. D'autre part sa tante songe à le marier à M<sup>lle</sup> d'Alpuja-

ras, fille d'un officier de l'armée carliste. Jacques Ferrier de la Ferrade va lutter de ruse et de souplesse pour obtenir de l'argent de M<sup>lle</sup> de Castillet y Castilla sans lui promettre d'accéder à ses désirs. Le descendant du roi Ramire passe son temps à blaguer finement sa tante, les carlistes, les prêtres et tous ces braves gens boivent ces paroles. Isabelle d'Alpujaras, fleur délicate, très pure, à peine sortie du couvent, avoue naïvement son amour à Jacques Ferrier qui se moque d'elle ; mais les pleurs de la jeune fille émeuvent l'étudiant, pourtant blasé ; ils font naître chez Jacques un intérêt affectueux qui va croître tout le long du roman. Malgré la belle maîtresse qui l'attend à Luchon, le roi Ramire renonce à partir ; il convolera bientôt en justes noces.

L'œuvre de Fabre se passe toute entière en conversations autour d'une table bien servie. Nous découvrons un Sylvestre Bonnard tout jeune, aimant à monter des bateaux, abusant de la crédulité de ses interlocuteurs et caressant leurs saintes manies ou leurs passions ; mais Sylvestre Bonnard est ému à son tour devant le chagrin qu'il cause au marquis et à sa fille.

Don Rodriguez et M. d'Alpujaras sont d'admirables soldats de don Carlos toujours prêts au sacrifice. M<sup>lle</sup> d'Alpujaras est fine, très pure, mais elle n'a pas l'énergie de M<sup>lle</sup> de Malavieille. M<sup>lle</sup> de Castillet réalise le type de la dévote de province et de la tante gâteau. Dans le *Roi Ramire*, l'auteur obtient ses effets comiques par la blague et la moquerie légère de l'étudiant et par la naïveté des invités de M<sup>lle</sup> de Castillet. Fabre nous fait retrouver certains prêtres de l'*Abbé Tigrane*, mais ils sont beaucoup plus doux et plus calmes depuis le départ de Lormières de Monseigneur Capdepon. L'auteur imite en ce point Balzac qui met en scène dans certains romans des personnages déjà décrits dans une autre œuvre.

Les romans comiques de l'auteur nous rappellent ceux de Dumas père par le mouvement du récit, leur

gaieté facile, mais ils sont bien supérieurs par le style, les caractères et la véracité.

### LES BIOGRAPHIES ET LES CONFESSIONS

Ferdinand Fabre se met très souvent en scène dans ses romans. Tout enfant il se fait le camarade de Philippe Rouquier dans *Gaffarot* ; il admire les tours de passe-passe du sorcier *Toussaint Galabru* ; mais c'est surtout sous le nom de « Monsieur le Neveu » qu'il paraît dans ses livres. Ne nous raconte-t-il pas sa première idylle dans *Monsieur Jean* ? Dans la vie de tout homme nous trouvons toujours, parmi les souvenirs de l'enfance l'image très vivace, parce qu'elle est délicieuse, de la première rencontre avec la jeune fille ignorée encore, mais devinée ; c'est l'ébauche très pure des scènes de passion de l'homme fait, ébauche vivante chez Fabre, particulièrement sensible et émotif. Monsieur le Neveu apparaît aussi dans *Julien Savignac*, mais j'aime à croire que l'auteur ne ressemblait guère au personnage criminel de ce roman. Il est certainement plus ressemblant dans *Xavière*, dans *Mon Oncle Célestin*, et dans *Barnabé* ; c'est un personnage de second plan, observateur attentif déjà des mœurs cléricales et amoureux de la nature.

Fabre supprime même un semblant de fiction dans *Norine* où il rapproche son enfance à Camplong de sa vieillesse à Paris. Obéissant à la loi générale qui régit tous les êtres, l'auteur sur ses dernières années est revenu avec une insistance particulière aux souvenirs de sa jeunesse.

Il a écrit deux autobiographies : Dans *Ma Vocation*, il nous fait suivre la grave crise de conscience qu'il a subi au grand séminaire de Montpellier. Dans *Ma Jeunesse*, ouvrage posthume publié par sa veuve, nous pouvons étudier les débuts de sa vie littéraire. Ces deux

romans nous ont permis de raconter la vie de l'auteur ; ils sont enluminés de belles descriptions, soit de fêtes religieuses, soit de fêtes de la nature. Nous trouvons ces deux volumes moins bien écrits que les autres œuvres de Fabre. Il leur manque une action vive et une étude plus complète du principal personnage toujours difficile quand l'auteur se dépeint lui-même.

Dans les confessions de *Ma Jeunesse*, le romancier conteur ne perd pas ses habitudes. Ne nous fait-il pas raconter par la crémière de « l'Ange Gardien » la trop longue histoire romantique d'une jeune noble martyrisée par son père qui veut l'obliger à entrer au couvent parce qu'elle aime un médecin ?

Fabre a réussi davantage dans la biographie d'autrui. La vie parisienne l'a mis en contact avec un jeune peintre, plein d'avenir, luttant contre les difficultés d'argent habituelles aux artistes pauvres. Fabre le protège, l'aide et le conseille... Ne lui donne-t-il pas du travail en le chargeant de dessiner des gravures pour ses livres ? Jean-Paul Laurens devient bientôt l'ami du romancier qui se fait son confident et son biographe. Nous devons à cette amitié le *Roman d'un peintre* (1878), histoire curieuse de l'éclosion du génie au milieu de la souffrance.

Jean-Paul Laurens, né à Fourquevaux en Lauraguais, fils d'un pauvre paysan, fuyait souvent l'école pour admirer la nature ; il essayait déjà de dessiner des paysages, mais ses mauvais essais le faisaient pleurer et il s'empressait de déchirer ses dessins. Des peintres italiens, véritables manœuvres dans l'art, vinrent peindre l'église de son village. Il leur demanda de le prendre comme aide. Pendant deux ans Laurens parcourut la région Toulousaine broyant les couleurs d'Antonio Buccaferrata et recevant ses taloches. Un jour, lassé des mauvais traitements et des appréciations méprisantes, il décida de fuir. Il courut jusqu'à Toulouse,

son oncle, modeste typographe, le présenta à son ami Denis, professeur à l'École des Arts. Ce dernier, après examen d'un dessin, le fit admettre à l'école. Il connut cependant encore à Toulouse les souffrances de la pauvreté et de la faim, soit chez son parent qui le nourrit d'abord, soit à l'auberge du « Cheval Blanc » chez Marianne Parmentier. Grâce aux enseignements de M. Villemens et peut-être aussi grâce aux encouragements de sa femme et de sa fille, il obtint le prix de peinture qui lui ouvrit la route de Paris.

Au bout de trois ans d'École des Beaux-Arts, il exposa au salon de 1863, la « *Mort de Caton d'Utique* », qui obtint une mention honorable. Il fallut travailler pour vivre, alors que l'artiste ambitionnait d'atteindre l'art divin « qui repousse également et ceux qui le ravalent « aux préoccupations abjectes du gain et ceux qui le « traînent au tapage éhonté du charlatanisme ». La solide santé de Laurens ne résista pas au surmenage et au régime des crémeries et des gargotes. Sur les conseils de Fabre il rentra à Fourquevaux pour rétablir sa santé.

Peu de temps après M<sup>me</sup> Villemens lui confiait sa fille en mourant ; son rêve de jeunesse se réalisait.

Peintre de scènes religieuses il n'atteignait pas le succès encore, parce qu'il se faisait de Dieu une idée trop abstraite, trop divine. Fabre lui conseilla de se faire plus humain avec les peintres de la renaissance italienne.

Jean-Paul Laurens arriva enfin à la célébrité avec *Jésus chassé de la synagogue*, *la Mort du Duc d'Enghien*, *le Pape Formose et Etienne l'Interdit*. *l'Etat-Major autrichien devant le corps de Marceau* lui valut la grande médaille d'honneur.

« Me voici au bout de ma tâche, conclut Ferdinand  
« Fabre ; j'ai conté l'enfance enthousiaste de Jean-Paul  
« Laurens, les premiers battements en quelque sorte  
« de sa vocation, j'ai conté sa jeunesse laborieuse livrée



« à toutes les souffrances du corps, à tous les tourments  
« de l'esprit ; j'ai conté son œuvre page à page, avec  
« amour, sans redouter la monotonie qui devait inévi-  
« tablement résulter d'une si longue suite de descrip-  
« tions. Si comme l'a écrit un grand écrivain, « après  
« avoir admiré son ami, il n'est rien de plus doux que  
« de le dire », j'ai goûté cette douceur dans sa pléni-  
« tude ».

Jean-Paul Laurens avait pu souffrir dans sa jeunesse, il trouvait une belle récompense dans son âge mûr, puisqu'il atteignait la célébrité et qu'il possédait un véritable ami.

*Le roman d'un peintre* vaut surtout par les sentiments qui animent l'auteur.

Nous venons de voir quel talent varié possède notre romancier des Monts d'Orb. Emule du grand Balzac, il égale le maître dans le roman de caractères. Très jeune, l'âme proche de la nature, il atteint les poètes épiques dans le roman idyllique. Peintre des passions à tout âge, il rappelle Georges Sand, Flaubert et Zola sans en avoir le réalisme. Il est l'auteur d'une Pastorale, unique dans notre littérature.

Admirable conteur, il sait évoquer le moyen-âge, comme notre Anatole France fait vivre le xvii<sup>e</sup> siècle ; le roman d'aventures comme le roman comique n'ont pas de secrets pour lui ; enfin, il se fait biographe et même autobiographe à la manière de Chateaubriand et de Lamartine, mais avec plus de sincérité.

## RÉCITS, SCÈNES & PAYSAGES

FABRE ÉVOCATEUR

DE LA VIE AUX MONTS D'ORB

En écrivant la première page des *Courbezou* le romancier a défini et limité le pays qu'il allait nous décrire :

« Entre le pic du Caroux dans les monts de l'Espignouse et le plateau du Larzac dans les monts Garrigues se développe une succession de hautes collines « appelées « Monts d'Orb », du nom de la rivière d'Orb « qui en caresse la base depuis Notre Dame d'Autignaguet jusqu'au hameau de la Trivalle ».

Cette région que Ferdinand Fabre a particulièrement étudiée comprend donc les vallées de la Mare, du Graveson et la moyenne vallée de l'Orb, les cantons de Bédarieux, de Saint-Gervais et de Lunas.

Sur une superficie restreinte, les différences d'habitudes, de mœurs, de caractères sont déjà très marquées entre les paysans, suivant l'altitude et le climat.

« On peut s'en rendre compte, écrit notre romancier, « les jours de foire : tandis que les campagnards de la « vallée d'Orb, vêtus proprement de bonnet sergé et de « velours vert bouteille, guillerets et bruyants, affluent « à Bédarieux avec leurs mulets chargés de grains et « de fruits, l'habitant des hautes cimes se dirige sur « Saint-Gervais, morne, d'un pas lourd, le corps enseveli « dans un vêtement étrange de toile de genêt, appelé « *grisaoudo* », et suivi d'interminables troupeaux de « moutons et de chèvres ».

A Bédarieux on trafique, en se gouaillant, de l'amande, de l'olive, du miel, des cocons, du froment, productions

naturelles d'un sol aimé du soleil. A Saint-Gervais on vend du bétail avec gravité.

Ferdinand Fabre a bien mis en lumière ces différences. Il a évoqué le passé de cette petite contrée en faisant vivre ses contemporains dans leur modeste réalité. Il nous a dépeint tous les milieux, quoique on lui ait reproché de n'étudier que le clergé.

*Le Clergé.* — Sans doute le prêtre tient la première place dans presque tous ses romans ; mais reportons-nous à la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et nous comprendrons que le curé d'un village de nos montagnes était à ce moment le personnage le plus important. La foi était encore grande, tout le monde pratiquait et tout le monde obéissait à Monsieur le Curé. C'était du reste le seul homme instruit du pays, ayant le souci de la vie morale et même matérielle de ses ouailles ; l'instituteur prenait ses ordres et recevait au besoin ses observations ; le maire dinait chez lui et s'inspirait de ses conseils. Il était donc normal que Fabre, voulant faire une histoire du pays, décrivit le prêtre en premier lieu, les autres personnages évoluant autour de la cure. Par lui nous apprenons quels étaient les rapports des prêtres entre eux et avec leurs supérieurs, les mœurs et les usages du clergé.

Le type choisi par notre romancier pour dépeindre les desservants est, bien entendu, le saint prêtre qui l'a élevé, le curé des Aires et de Camplong. Il a eu l'occasion de voir souvent des confrères de son oncle au presbytère de Camplong et il nous les a fait connaître dans ses divers romans. Ce clergé est digne de tous les éloges. Sans doute il nous a présenté des prêtres bâtisseurs, des chasseurs impénitents, des joueurs de « bête ombrée », des collectionneurs d'oiseaux, parfois des prêtres jaloux de leur autorité ou ambitieux, mais ce sont là péchés mignons.

Le haut clergé décrit dans l'*Abbé Tigrane* et dans

*Lucifer* est moins bien étudié parce qu'il est déjà étranger à la Vallée d'Orb. L'auteur s'est souvenu du séminaire et nous croyons qu'il y a pris ses modèles de vicaires généraux, d'archiprêtres et d'évêques violents, combattifs ou follement ambitieux.

Nous connaissons grâce à Fabre plusieurs types de maires de cette époque : Dans *Monsieur Jean* et dans *Sylviane* nous approchons M. Vincent Bassac, maire de Camplong ; dans *Mademoiselle de Malavieille* l'auteur nous présente un maire sous la Restauration et un maire sous Louis-Philippe.

Nous entendons parler les instituteurs dans *Xavière* et nous savons qu'ils étaient souvent chantres et sonneurs à l'église et secrétaires à la mairie.

Le riche propriétaire cultivateur est très bien décrit dans *Mademoiselle de Malavieille* ; nous retrouvons même dans ce roman les nobles émigrés pendant la révolution et les anoblis de l'époque.

*Les paysans.* — Chaque roman nous donne un type différent de paysan et nous initie à une culture spéciale.

#### LA MOISSON

Dans *Mademoiselle de Malavieille*, l'auteur nous fait assister à l'arrivée des « *Gavachés* », venus pour moissonner dans les chaudes vallées de l'Orb et du Salagou et sur le plateau des garrigues rouges : « Ils ont la taille serrée dans une veste courte de serge bleue à trois rangs de boutons, la tête ombragée d'un large chapeau de feutre à calotte basse et arrondie. Ils portent l'antique faucille gauloise rejetée sur l'épaule ».

Après le plantureux repas offert par le propriétaire pour se concilier les bras et les cœurs, les « *gavachés* » prenaient les mains des « *lieuses* », femmes louées dans les environs ; le régisseur Birouste se faisait ménétrier, et, au son de l'archet, les couples gambadaient avec délices.

Nous supposerons que Lalie de *Toussaint Galabru* se trouve parmi les lieuses.

Avec un gavaché elle danse un vieux menuet en chantant comme les Ariégeoises de Massat aujourd'hui :

Mademoiselle  
Faites-vous belle  
Votre galant  
Vient à l'instant.

S'il vous embrasse  
Faites-lui grâce  
Et s'il vous mord  
Criez encor !

La fille de Virginie Merle est venue de Camplong pour chercher du travail au Malpas. Toujours provocante, elle chante la *Complainte de Baptiste du Mas Blanc* :

Je suis la pastoure  
Sans amour,  
Qui crie et pleure  
Tout le jour.

*Sioï la pastouro*  
*Sans amour,*  
*Què crido è plouro*  
*Tout lou jour.*

J'aime Baptiste,  
Du Mas Blanc  
Et suis bien triste  
Sans galant.

*Aïmi Batisto,*  
*Del Mas Blan*  
*E sioï pla tristo*  
*Sans galant.*

Quand à l'armée  
Il est parti,  
Notre embrassement  
A fini.

*Quand à l'armado*  
*Es partit,*  
*Nostro ambrassado*  
*O finit.*

Monsieur le Maire  
Du pays  
M'a conté qu'il était  
A Paris.

*Moussu lou Mèro*  
*Del païs*  
*M'o countat qu'èro*  
*A Paris.*

Belle alouette,  
Si pour aujourd'hui  
Ton aile fine  
Moi j'avais,

*Bèlo lauzetto,*  
*Sè, per hioï*  
*Ta fino aletto*  
*Yeou l'abioï,*

Sans crier gare,  
Loin du sol,  
Je partirais tout de suite  
D'un seul vol.

*Sans crida garo*  
*Len del sol,*  
*Partirioï aro*  
*D'un soul bol.*

Mais je suis fillette,  
Pas oiseau,  
Je ne vais guère  
Dans le ciel.

Pauvre pastoure,  
Sans amour,  
Va, crie et pleure  
Tout le jour.

*Mè sioï filletto,  
Pas aousel,  
Ne baou briquetto  
Din lou cèl.*

*Paouro pastouro,  
Sans amour,  
Baï, crido è plouro  
Tout lou jour.*

Après la moisson, M. Cabrol va louer aux foires de Clermont et de Bédarieux des « *égôs* », animaux très curieux de la Camargue qui se rapprochent à la fois du cheval, du mulet et de l'âne; leur rapidité les fait employer spécialement pour dépiquer: Ils *font la rode* sur l'*aire* (champ à dépiquer) où les lieuses ont étendu les gerbes droites, serrées les unes contre les autres et disposées en rond.

Les *égôs*, sous le fouet du maître, ne manquent pas d'une certaine grâce.

#### LA RÉCOLTE DES CHATAIGNES

Si les céréales faisaient la fortune des vallées et des plateaux calcaires, abrités des vents du nord et de l'ouest, les châtaignes étaient la grande ressource des vallées siliceuses et des montagnes plus élevées, situées à l'ouest de la vallée d'Orb.

L'importance des châtaigneraies et le travail de la récolte des châtaignes déterminaient un déplacement des habitants de l'Espinouse ou de la Montagne noire vers les Monts d'Orb, absolument comme aujourd'hui les Rouergats descendent dans la plaine pour aller vendanger. Il n'était pas rare à Camplong, comme à Saint-Martin, comme à Olargues, de voir des propriétaires nourrir dix *châtaigneuses*. Leur arrivée était une fête. Laissons la parole à notre poète bédaricien qui nous décrit de curieuses traditions locales dans *Xavière*.

« Au loin sur la route de Bédarieux se produit un

« grand remuement de branches. Les derniers arbres  
« des châtaigneraies de St-Sauveur, surpris par un coup  
« de vent, agitent leur frondaison encore touffue, avec  
« des grondements, des clameurs inouïes. Sous la  
« violence de la tempête des rameaux s'éparpillent sur  
« le chemin. Ce sont les « *batteurs* », crie Landry. Avec  
« les autres enfants de la paroisse nous nous élançons.  
« Adolphe avait raison. Ces branches qui remuaient,  
« ces rameaux qui s'éparpillaient, c'étaient des hommes.  
« Nos cévenols, descendus de l'Espinouse, du Marcou,  
« du Saumail pour venir faire les châtaignes à Cam-  
« plong, nous arrivaient un brin de châtaignier à la  
« main, en poussant des cris, hommage naïf, exclama-  
« tion naïve à la nature, toujours vivante, toujours  
« féconde, leur apportant à des dates fixes le travail et  
« le pain. Le spectacle de ce taillis de châtaigniers en  
« mouvement débordant la route, marchant, évoluant  
« chantant, était vraiment émouvant. A travers les  
« feuilles un peu roussies, mais solides à l'attache, on  
« ne voyait guère les visages des « *batteurs* ». Pourtant  
« par intervalles une figure apparaissait éclairée de  
« deux yeux luisants qui vous frappaient comme des  
« balles. Des bâtons plus haut qu'eux ombrageaient  
« leurs chapeaux de feutre noir, dont les bords très  
« larges, dénudant le front et couvrant le dos, commu-  
« niquaient à chacun une allure singulièrement fière et  
« hardie. Plusieurs étalaient de longues chevelures  
« fauves. Ils allaient aux châtaigneraies ainsi qu'à une  
« fête et ils se sentaient légers, souples, délibérés, pour  
« la rude besogne des champs. Ils riaient. Ils me  
« parurent beaux. . . . Nos vieux et nos vieilles de la  
« paroisse, très épris, très amoureux de la fête des  
« châtaignes où s'étaient égayés leurs jeunes ans, avaient  
« quitté le coin du feu et s'étaient avancés jusqu'au  
« *Magasin*, la première maison du village. Ils se tenaient  
« là, à la file, rangés contre la muraille en plein midi.

« C'étaient d'un bout à l'autre de la ligne des visages  
« graves avec des mines terreuses, radoucies chez  
« quelques-uns, chez quelques-unes, par de longues  
« coulées de cheveux blancs. Déjetés, courbés, grelot-  
« tants, tordus, ils regardaient d'un œil vitreux plein de  
« curiosité : la jeunesse de la montagne allait passer et  
« ils voulaient la voir, revoir leur propre jeunesse, en  
« être un moment réchauffés.

« Au *Magasin* les étrangers firent halte ; puis agitant  
« leurs rameaux en manière de salut, ils souhaitèrent  
« le bonjour aux vieillards, en leur demandant des  
« nouvelles des châtaigniers : « Ils vont à merveille, à  
« merveille, les enfants ! »

« Chantez-nous la complainte du châtaignier, comme  
« chaque année, à cette place. »

« Du milieu du taillis qui soudain parut avoir pris  
« pied dans le sol de la route, monta jusqu'aux nuages  
« cette complainte, très en faveur aux Cévennes méri-  
« dionales, d'un accent primitif, d'une poésie à la fois  
« gaie et triste comme la plupart des chants populaires  
« où la peine, l'effort, la sueur, ont poussé leur gémis-  
« sement à travers la dure faim satisfaite, l'àpre travail  
« accompli. »

#### LA COMPLAINTE DU CHATAIGNIER

Quand le châtaignier est planté, Il monte, monte, monte ;	<i>Can lou castan ès plantat, Monto, monto, monto ;</i>
Quand le châtaignier est planté, Nous buvons largement à sa santé.	<i>Can lou castan es plantat, Plà bében à sa santat.</i>
Quand le châtaignier est en fleur Belle, belle, belle ;	<i>Can lou castan ès en flou, Bèlo, bèlo, bèlo ;</i>
Quand le châtaignier est en fleur Le pays prend son odeur.	<i>Can lou castan ès en flou, Lou païs pren soun aoudou.</i>
Quand le châtaignier a grainé, Il graine, il graine, il graine ;	<i>Can lou castan hô granat, Grano, grano, grano ;</i>
Quand le châtaignier a grainé, Chacun danse dans le pré.	<i>Can lou castan hô granat, Chacun danso dins lou prat</i>



Quand les châtaignes nous avons, *Can las castagnos habèn,*  
Bonnes, bonnes, bonnes; *Bounos, bounos, bounos ;*  
Quand les châtaignes nous avons, *Can las castagnos habèn,*  
Nous les mangeons, puis nous *Las manchan; pioï mou-*  
mourous. *mourous. [rissen.*

Après ce quatrième couplet la complainte fut interrompue. Nos cévenols élevèrent leurs rameaux, brandirent le feuillage et coupèrent l'air en signe de croix.

— A genoux, les amis, dit une vieille femme appuyée sur un bâton. Elle portait sa main droite en avant. Les « batteurs » se prosternèrent. Incontinent, de ces mille poitrines robustes, profondes, jeunes pour la plupart, jaillit en éclats puissants le dernier verset de la complainte. Ce fut aussi grand, aussi sublime, que n'importe quel psaume, quel hymne d'église.

Qu'était la voix de mon oncle, comparée à ce chant, qui brusquement gronda au-dessus de nous comme un tonnerre que des supplications ardentes traversaient pareille à des éclairs ?

Cévennes pleines de rochers, *Cèbènos plènos de rochs,*  
Hautes, hautes, hautes; *Naoutos, naoutos, naoutos;*  
Cévennes pleines de rochers, *Cèbènos plènos de rochs,*  
Faites nous forts et religieux. *Fasez-nous forts et dèbochs!*

Romaine Viguié baissa son bâton; le marché aux batteurs et aux ramasseuses commença aussitôt.

Après le marché, M. le Curé dit les vêpres. La cérémonie terminée, il paraît au seuil de l'église, et, élevant le Très Saint-Sacrement dans les directions de Saint-Sauveur, du Jouglà, de Fonjouve, de Bataillo, des Passettes, il envoie un rayonnement de Dieu à ces quartiers regorgeant de richesses. Une heure après, les propriétaires de châtaigneraies viendront présenter à M. le Curé les hommes et les femmes loués pour la récolte. Les propriétaires de Camplong se refusent à faire travailler leurs ouvriers tant qu'ils ne sont pas bénis individuellement.

Quelques jours plus tard, l'oncle de Ferdinand Fabre se rend aux séchoirs (au *sécadou*) et met lui-même le feu à la houille entassée au milieu de la hutte. Ce feu permettra de dessécher les châtaignes et d'en faire des châtaignons qui se consumaient, en 1842, presque entièrement sur place, soit à la table des métairies de Camplong, soit pour la nourriture des bestiaux. Notre romancier nous a décrit le séchoir dans *les Courbezou*.

*Le séchoir.* — Le séchoir est une maisonnette carrée, percée d'une porte et d'une fenêtre sur une face, sur les trois autres de longues ouvertures étroites appelées *caréyeïros* pour faire sortir la fumée.

Dès le jour des Morts le campagnard passe sa vie dans le séchoir. Par avarice, il envoie sa femme et ses enfants faire bouillir la soupe au brasier du séchoir. Tandis que les hommes tressent des paniers ou des cerceaux de barrique, les femmes tricotent des filets ou broient le chanvre à grand renfort de *batteuses* et les vieillards racontent des histoires.

A la Noël on éteint le feu et les châtaignes desséchées sont battues dans des sacs pour leur faire perdre leur enveloppe roussâtre et âpre. Les chocs multipliés contre un billot de chêne détachent le châtaignon de sa gaine. Le séchoir est définitivement abandonné.

Alors commencent les longues veillées à la lumière d'un grand feu ou de l'antique *carel*, lampe à trois becs avec récipient de cuivre jaune.

L'hiver venu, les propriétaires aisés s'enveloppent de *la marréque*, vaste limousine de grosse laine, tandis que leurs femmes mettent une *capette*, espèce de long capuchon de laine brune.

#### LES OLIVIERS

Dans les villages chaudement exposés au soleil et abrités du vent du nord, comme St-Xist, Villemagne,

Latour et Lunas, la récolte des olives suivait de près celle des châtaignes, mais elle était toujours de moindre importance.

« Les plantations d'oliviers, écrit Ferdinand Fabre « dans *Barnabé*, communiquent au paysage robuste de « ces montagnes je ne sais quelle note de délicieuse « mélancolie. Ces courants de verdure, gris pâle, tra- « versant les masses sombres des châtaigniers, ressem- « blent à une sorte de rivière suspendue qui coulerait « dans le voisinage du ciel. »

Les amandiers voisinaient avec les oliviers et donnaient un bon revenu.

En dernier lieu, signalons deux industries agricoles spéciales à la plaine de Vereille au premier quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Les nombreux mûriers de Frangouille permettaient de faire l'élevage des vers à soie ; leurs cocons donnaient une soie fine et brillante. Le miel de Sénagra était comparé avantageusement à celui de Narbonne. Enfin St-Xist possédait de petits clos de vignes qui produisaient un vin réputé dans le pays. Telles étaient les productions des basses montagnes.

#### L'ÉLEVAGE ET LES BERGERS

Si nous quitions ces régions relativement fortunées pour grimper sur les sommets élevés ou sur les plateaux battus par les vents, les habitants se faisaient rares et leurs habitudes et leurs caractères différaient totalement des moissonneurs et des batteurs de châtaignes. Ils cultivaient de maigres champs de seigle et de pommes de terre, mais ils vivaient surtout de l'élevage. Ils n'ont guère changé aujourd'hui.

Le bétail, écrit notre romancier dans *les Courbezou*, est la grande industrie de la partie des Monts d'Orb que ravagent les ouragans du Larzac et du Caroux. Toute l'année, à travers ces immenses solitudes, on entend les bêlements des chèvres et des moutons, les grognements

des truies. Ces multitudes de quadrupèdes sont gardés par un grand pâtre hâve au long bâton ferré, en *grisaoudo*, aveuglé par des cheveux qui lui retombent sur le front en tire-bouchon.

Le pâtre est un homme considérable dans les Cévennes, car, avant de lui confier la garde d'un troupeau, on exige qu'il ait servi au moins cinq ans en qualité de *pillard*, c'est-à-dire d'aide-berger que le pâtre va engager lui-même dans les foires parmi des jeunes gens de 10 à 15 ans.

Les femmes surtout comptent avec les bergers qu'environne toujours pour elles une vague auréole de sorcellerie. Du reste, soit simple native, soit instinct d'avarice, il n'est pas un pâtre cévenol qui n'ait entretenu dans sa vie quelque commerce secret avec Dieu ou le Drac et n'ait reçu d'eux « un remède à tout guérir. »

Ce sont généralement des braconniers habiles, qui savent rendre leur pain noir de seigle moins sec, moins dur, par des rôtis de perdrix, de tourdes ou de grives.

#### LES HERBAGERS ET TISSEURS

Dans *Taillevent* nous vivons avec des paysans de l'Espinouse, herbagers, tisseurs de toile et de serge. L'été ils reçoivent les troupeaux de la plaine, les *tarrines* ; l'hiver, après le départ des brebis vendues aux bouchers ou rendues à leurs propriétaires des pays bas, ils dressent les métiers dans les étables vides de la métairie et « les pieds des travailleurs se posant sur les « *marches* de peuplier, les boiseries grincent joyeusement en tissant le fil des laines tondues durant l'été. » Cette industrie familiale fut très prospère de 1810 à 1835. Après cette date les gros draps de Mazamet et de Saint-Pons remplacèrent peu à peu les rouleaux épais de Roquefixade.

L'industrie nouvelle comprit l'opération du foulage qui se servait d'une terre spéciale dite terre à foulon ;

les vieux moulins ou les usines ruinées se nomment encore *foulons*.

Les tisseurs de Roquefixade portent les cheveux à l'ancienne mode, c'est-à-dire qu'ils sont rasés sur le derrière de la tête et qu'ils laissent flotter sur les oreilles de longues mèches ébouriffées. « Cette coupe, dit l'auteur, d'un caractère primitif, se retrouve sur d'antiques pierres tombales et sur plus d'un chapiteau ».

Nous voyons les Servières et leurs domestiques, alignés devant le feu, la pointe des sabots contre le perron du foyer. « Rascol, tout noir avec son tablier de cuir et son grand feutre tranchait singulièrement sur les trois vieillards affublés par dessus leurs vestes de *grisaoudos* neuves ».

La *grisaoudo*, vous le savez, était formé de deux mètres de toile bise avec un trou pour y passer la tête.

#### LES CHEVRIERS

*Le Chevrier* nous fait connaître la vie pénible des pasteurs qui font le commerce de l'abouquisage : « Abouquir » veut dire soumettre la chèvre au bouc ; c'est un commerce rapportant gros.

Le chevrier couche pendant l'hiver au milieu de ses bêtes. En mars les chèvres sont rendues à leurs propriétaires dans la montagne. Elles chevrotent tranquillement, nourriront leurs cabris et reviendront se faire abouquir l'hiver suivant par le terrible bouc Sacripant. Pendant l'été, le chevrier gardera facilement le troupeau réduit à vingt bêtes ; il aidera en même temps ses maîtres aux travaux des champs.

#### LES VENDANGERS

En septembre, Eran et ses compatriotes descendront dans la plaine pour venir vendanger. Écoutons le chevrier nous débiter ses souvenirs sous une forme naïve. « Le village de Faugères, à l'entrée du *Pays Bas*,

« est bâti sur le dernier mamelon de la haute montagne.  
« Cet endroit franchi on descend dans la plaine et on  
« peut la suivre dorénavant, sans broncher au moindre  
« caillou jusqu'à la mer. Oh ! quelles vignes et quels  
« oliviers ! Quand on a vécu au Larzac trimant à nos  
« terres maigres, on a besoin de voir cette fécondité du  
« sol pour y croire. Aussi chacun ici porte le contente-  
« ment sur le visage, et, le terrain étant si fertile, le  
« paysan qui s'en va aux champs a l'air de s'encourir à  
« la noce ».

« Imaginez cela ; les raisins étaient en telle abondance  
« aux vignes que les sarments robustes grimpant par  
« dessus les clôtures, de magnifiques grappes pendaient  
« jusque sur les fossés de la route. Les vendangeurs  
« altérés par la marche portaient la main aux grains les  
« mieux gonflés. Pour moi, je contemplais avec ébahis-  
« sement cette plaine où tant loin qu'ils pussent s'éga-  
« rer mes yeux ne découvraient que pampres verts et  
« pampres rouges, pampres rouges et pampres verts.  
« Quel Paradis terrestre ciel du Bon Dieu ! » Les  
vendangeurs sont engagés pour trente sous par jour par  
le fermier de Cassan.

Eran continue son récit :

« Le matin au point du jour, grand tumulte en la  
« cour. Tous les vendangeurs étions debout écoutant la  
« voix du fermier qui criait aux uns de suivre les  
« charrettes tirant vers Roujan, aux autres les mulets  
« s'en allant par les sentiers pierreux de Caux. Baduel,  
« Françon et moi, nous suivîmes les mulets. Quels  
« animaux superbes et avec quel orgueil balançant leurs  
« têtes ils faisaient résonner les sonnailles qui leur  
« ballaient sur le poitrail ! Cette musique interrompue  
« de temps à autre par le bruit sec des grandes compor-  
« tes se heurtant entre elles de chaque côté du bat me  
« ravissait et me donnait envie de danser. Nous  
« chantions :

« A l'automne  
Le raisin  
Dans la tonne  
Fait le vin ».

« Enfin, les mulets s'arrêtèrent et, apparut la vigne que  
« nous devions vendanger. Elle était immense. Chacun  
« de nous, tenant un lourd panier d'osier d'une main,  
« de l'autre un petit couteau recourbé en forme de  
« serpette franchit la haie et incontinent attaqua la  
« besogne. Quelle joie ! tout le monde chantait et moi  
« avec tout le monde. Vrai, est que je n'avais rien vu de  
« plus beau ! Il y avait des raisins qu'une seule main ne  
« suffisait pas devant ramasser. Ils étaient là tout  
« brillants de rosée couchés, comme endormis sous les  
« feuilles épaisses. Je les regardais longuement avant  
« de les détacher du sarment et volontiers je fusse  
« tombé à genoux pour remercier le ciel de ses dons. Je  
« fis souvente fois en cachette le signe de la croix priant  
« le Bon Dieu de n'oublier éternellement le Larzac en  
« sa misère et d'y laisser enfin tomber la manne comme  
« il faisait au pays bas chaque année ».

En parlant des vendanges nous sommes sortis de la région habituellement décrite par notre romancier, car elle ne comptait pas, avant 1850, de vignobles importants.

*Les infirmes et les malingres.* — Dans notre vallée d'Orb la vie à cette époque était particulièrement rude ; la terre tour à tour argileuse ou empierrée mais toujours résistante réclamait des hommes de fer. Les malheureux que la nature marâtre n'avait point armé pour le terrible combat de la culture devenaient l'objet de l'abandon et du mépris de leur famille. Les paysans aisés faisaient parfois d'un infirme un horloger, un maître d'école ; chez les pauvres ces êtres étaient voués à la mendicité.

*Le Joueur de fifre.* — Jean Maniglier dit Bragubins

eût été de ces deshérités si son instinct musical ne l'avait sauvé en lui donnant le métier de joueur de fifre qu'il avait appris presque seul, quand il était aide-berger.

Ce petit homme délicat et menu était vêtu en toute saison d'une veste de serge coupée rond sur les reins et à collet droit et d'un pantalon à pont-levis montant jusque sous les aisselles. Il servait de chantre à l'église et de musicien pour les fêtes et les mariages.

*Les Ermites.* — Le roman *Barnabé* nous dépeint différents types d'ermites, paysans déguisés en religieux ; Barnabé est un avare rapace, Vincelas, un voleur sacrilège et un noceur. Pastourel, un disciple de Bacchus ; enfin le saint ermite d'autrefois Adon Laborie, nous est présenté dans *Mon Oncle Célestin*.

*Les « Santi Belli ».* — A côté de ces étranges personnages nous devons citer les *Santi Belli*, mendiants italiens, vendeurs d'images saintes et de statues en plâtre ; ils paraissaient à toutes les fêtes locales en criant ; *Santi Belli ! Santi Belli !*

*Les colporteurs.* — Les villages étaient visités régulièrement par des colporteurs d'étoffe, souvent d'origine juive, comme Siébel de *Monsieur Jean*. Après des années de courses dans les montagnes, les colporteurs enrichis s'établissaient marchands à Bédarieux.

*Les gros bourgs* possèdent parfois un médecin et un notaire.

Notre romancier nous présente l'*officier de santé* des Aires dans *Barnabé* ; c'est un personnage hirsute, sensuel, débauché, mais attentif à ses malades ; il n'hésite pas à recourir aux docteurs de Bédarieux quand il craint sa science en défaut. Tel n'est pas le cas de l'*officier de santé* de Graissessac qui pose un diagnostic inexact pour la petite Xavière.

Le notaire rapace, capable de toutes les entreprises



louches, rancunier comme une femme, est le mauvais génie de *Mademoiselle de Malavieille*.

*La ville de Bédarieux*. — Enfin la vie de la petite ville de Bédarieux nous est décrite dans *les Courbezons* : la place du marché aux herbes compte beaucoup de marchands, mais aussi un usurier, Vernoubel, dont l'abbé bâtisseur sera la victime indirecte. Deux autres romans *Toussaint Galabrun* et *Gaffarot* complètent nos connaissances sur la ville natale de l'auteur.

Nous apprenons à connaître l'industrie drapière à Saint-Pons et à Bédarieux. Sorbier d'Olargues découvre le rouge pour teindre les draps.

*Taillevent* et *Gaffarot* font assister à la faillite de deux usiniers, ruinés par la transformation mécanique des métiers.

Après 1840 les laines du pays, des Alpes et des Pyrénées sont définitivement supplantées par les laines de l'Amérique du Sud qui arrivent, comprimées en ballots, souillées d'impuretés. Leur nettoyage et l'extraction à la main des *gaffarots* occupent beaucoup de femmes et d'enfants de Bédarieux.

*Graissessac*. — Nous pouvons aussi, grâce à Fabre, nous représenter la situation des mines de Graissessac avant la transformation mécanique de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle : Graissessac dépendait alors de Camplong et formait un hameau peu important.

Le Bousquet et Hérépian possédaient à cette époque des fours de verriers.

#### LES VOYAGES

Nous suivons l'abbé Fabre dans son pénible voyage en diligence quand il quitte la paroisse des Aires pour se rendre à Amélie. Ferdinand rentre lui-même à Bédarieux en patache, lors de son départ du Grand Séminaire en 1848, il emprunte le même moyen de locomotion pour se rendre à Paris. En réalité le plus grand nombre

des contemporains de notre romancier voyageaient à pied, en charrette, ou à dos de mulet, comme les Servièrès dans *Taillevent* et Vignerón dans *Sylviane*.

Le premier chemin de fer, de Bédarieux à Graissessac, date de 1865.

#### LE COUT DE LA VIE

Les livres de Fabre nous fixent même sur les prix pratiqués durant la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

L'abbé Courbezón fait acheter deux bonnes vestes, deux bons pantalons de serge verte et un demi-rouleau de *molleton*, étoffe grossière dont s'habillent les pauvresses des Monts d'Orb; le tout coûtait trente francs en 1817. Un tricorne coûtait quatorze francs, tandis qu'un chocolat supérieur valait deux francs la livre à Bédarieux vers 1840.

Une messe solennelle, célébrée le jour de la Sainte-Barbe à Camplong, était payée cinq francs par la commune. Avec cette somme, M. Jean achète une *capette* à la fille de Virginie Merle.

Le jour de la Conférence, les prêtres du canton donnaient quatre francs à leur doyen de Bédarieux pour régler leur repas. Un diner à Montpellier à la Crémèrie de *l'Ange Gardien* valait deux francs.

L'abbé Fabre écrivait encore en 1840 avec des plumes d'oie; il achetait cependant pour son neveu, chez Audibert, libraire, des plumes métalliques qui lui coûtaient des prix exorbitants.

L'instituteur de Camplong touchait, en 1845, 500 francs comme instituteur, 200 francs comme chantre et sonneur, 300 francs comme secrétaire de la mairie; « le chiffre énorme de vos économies (10.000 fr.) ne me surprend donc pas », lui dit l'abbé Fabre.

En 1839, une bonne ouvrière gagnait dix sous dans les usines de Bédarieux. Sept ans plus tard une jeune *pastoure* se louait annuellement 20 écus de trois francs.

ÉVÉNEMENTS DE 1789 A 1848

Le romancier nous renseigne aussi sur le contre-coup des événements extérieurs politiques dans notre paisible vallée d'Orb. Durant la Révolution, la *Société populaire de Bédarieux* mit le feu au couvent de Saint-Xist et à son château. Les paysans incendièrent le château de Malavieille et détruisirent la forêt du plateau de Valquières, aujourd'hui devenue la lande sauvage des garrigues rouges.

En 1802 le clergé eut beaucoup de difficultés pour réoccuper et surtout pour réparer les églises et les presbytères dévastés. En 1805, un évêque breton énergique, rétablit les conférences. En 1806, il décida que les sujets à traiter seraient indiqués par l'évêché, et rendit la présence des prêtres obligatoire. En 1808, il publia les conférences, et Bédarieux tint la première place. La Restauration permit la création de nouvelles paroisses et donna plus de liberté au clergé. La révolution de 1830 ne troubla guère notre vallée d'Orb ; elle obligea seulement les maires légitimistes à démissionner pour céder la place à des créatures de Louis-Philippe.

*Les carlistes.* — Le pays cévenol reçoit parfois la visite des étrangers carlistes ; ils trouvent là un refuge pendant que le calme règne en Espagne. Le romancier nous fait connaître un noble hidalgo, Guereros, qui cache sa personnalité sous la modeste fonction de tondeur de mulets, déguisement souvent employé par les partisans de don Carlos. Ces soldats intrépides chantent comme aujourd'hui la *Madelon* :

Bonjour mon capitaine,  
Donnez-moi mon congé,  
Au pays Madeleine  
M'attend pour m'épouser.

Le capitaine répond :

Ta Madeleine est morte,  
Demeure au régiment  
Puis passe-moi la porte  
Où je te flanque dedans.

LA TABLE ET LE FOYER

Nous pouvons connaître la nourriture de nos aïeux en lisant Ferdinand Fabre.

*La Biroulado.* — L'hiver venu, pendant les longues soirées au coin du feu, on fait la *biroulado*, on mange des châtaignes rôties en les arrosant de bons coups de vin. Durant les longues veillées, pendant que les femmes filent leur gros chanvre de genêt et que les vieillards, assis sur les banquettes de frêne, fixées dans les encoignures de la vaste cheminée, sommeillent doucement ou bien racontent l'histoire du berger Parado, les jeunes filles et les garçons à marier font la *biroulado*.

La *biroulado* était encore en grand honneur en 1820 ; mille superstitions tenaient à une *biroulado* plus ou moins réussie : quand les châtaignes sont cuites à point dans la poêle percée de trous, la jeune cuisinière aux bras nerveux et rouges, peut être sûre d'être heureuse prochainement en ménage ; au contraire, si elle les laisse brûler, tout le monde lui conseille de ne pas se marier. Si le *nobi* met la main à la besogne, l'usage le condamne à lancer par deux fois toutes les châtaignes hors de la poêle et de les y recevoir du même coup. Si une seule sort du récipient, il perdra sa femme dans l'année ; s'il les éparpille toutes, son destin est de mourir le premier. Mais paysans et paysannes étaient habiles, et le sort leur était presque toujours favorable.

Chaque fête religieuse était accompagnée comme aujourd'hui du reste, de réjouissances gastronomiques.

M. Jean mordait à belles dents à la *fougasse de*

*grattons*, aux *biscotins*, aux *barquettes* sucrées arrosées de vin blanc de Maraussan.

Merlette mangeait de magnifiques châtaignes de *jeanne longue*. Vigneron, tout en racontant les miracles de Tarrassac-le-haut, comparait les vins de Faugères à ceux de St-Georges. L'arrière train d'un mouton et deux dindes ornaient la table du maire de Camplong quand il invitait M. le Curé.

Prudence, gouvernante de la cure, préparait une crème pour fêter les pauvres la nuit de Noël. M. l'abbé Fabre envoyait son neveu chercher des truites à Truscas pour fêter Monseigneur un vendredi.

L'ermite Barnabé avait la spécialité des petits oiseaux grillés avec du jambon. Il déclare qu'à Murat, on arrange des *andouillettes* si bonnes qu'on en mangerait sans fin jusqu'aux portes de l'enfer ; à Douch, les boudins sont excellents ; à Rosis, avec les oreilles de porc, on fait des fromages de chair qui vous remontent l'appétit ; mais pour la saucisse, il n'y a que St-Gervais ; il n'y a pas une mie de pain là-dedans, c'est tout cochon et pur cochon !

Barnabé se délectait aussi quand il avait l'occasion de *coques*, gâteau rond saupoudré de sucre qu'on savait pétrir dans tout ménage.

Liette Combal mangeait des *fromageons* de chèvre et de la *fougasse* fraîche sortant du four, pendant que la lessive séchait au bord de la rivière.

Les fêtes des grands travaux des champs comme les fêtes votives donnaient lieu à de grands repas. M. de Malavieille, propriétaire du Malpas, présidait le festin de la moisson offert aux *gavaches* quand ils venaient dépiquer ; l'arrivée des *égos* (chevaux de la Camargue), donnait lieu à une autre fête, terminée par une danse sur l'aire.

Voici le menu du diner offert par M. le Curé d'Hérépian à son doyen de Bédarieux le jour du pèlerinage à

Capimont : une soupe de mouton à la purée de pois, un plat de veau aux carottes, un dindon à la broche et une *croustade* avec l'abatis du dindon. M. le doyen n'est pas content : les carottes sont bonnes pour un vendredi, le veau est une viande peu mûre, viande creuse indigne d'une fête votive aussi importante.

Nous venons de citer surtout le régime des jours de fêtes. En temps normal nos ancêtres se contentaient de pommes de terre, de carottes, de châtaignons, pendant le carême; de viande de cochon, d'œufs et de légumes verts, l'été, au moment des grands travaux. Les ménagères *panaient*, c'est-à-dire qu'elles faisaient leur pain chaque quinze jours ou chaque huit jours. Les maisons importantes possédaient un pétrin. Le four était généralement attaché à la cheminée. Les ménages pauvres se servaient du *four communal*.

Chez les Combal des Aires, on faisait vingt-quatre pains en une journée et deux ou trois fougasses. On choisissait ce moment pour cuire des gâteaux.

## LES FÊTES ET LES PÈLERINAGES

### LA FÊTE DE NOËL

Ferdinand Fabre nous a décrit Noël dans plusieurs de ses romans ; c'est la plus grande fête de l'année aux Monts d'Orb. Les grands travaux sont terminés ; le paysan a abandonné définitivement le *sécadou* ; l'hiver est venu et le retient au foyer. C'est avec une grande joie qu'il célèbre la divine naissance. Les cloches préludent et pendant huit jours elles sonnent *Nadalet* le soir, annonçant la prochaine venue au monde du Sauveur. La veille, toutes les maîtresses de maison préparent les plats et surtout les pâtisseries les plus recherchées. Les *laisses* de la cuisine sont encombrées de *barquettes* posées sur de grandes feuilles de papier gris, de *coques* artistement arrangées sur une planchette de frêne, de

*tortillons* placés sur une serviette de toile, de *biscotins* recouvrant des plaques de tôle luisantes.

Dès dix heures, des lumières mouvantes piquent la masse sombre des châtaigneraies. Les gens des métairies éloignées se rendent à l'église de Camplong, de St-Etienne ou de St-Martin. L'air est très calme, nous entendons les voix des chanteurs. Voici un groupe qui se rapproche ; ces paysans brandissent de longs bâtons de résine enflammée. Les boutons de métal de leurs habits de fête étincellent. Les femmes égrenent leur chapelet. En tête de la colonne, un vieux lance les premiers vers d'un ancien cantique :

Jésus est né dans l'étable

Les autres lui répondent :

*Sanctum Dominum Jesum.*

Le vieillard reprend :

Voyez comme il est aimable.

Les autres en chœur ajoutent :

*Sanctum Dominum Nostrum.*

Les voici parvenus devant l'église, flamboyante de lumière. Ils vont chanter avec entrain et grande foi un vieux cantique très connu :

Il est né le divin enfant,  
Jouez hautbois, résonnez musettes ;  
Il est né le divin enfant,  
Chantons tous son avènement.

Monsieur Jean « mis à la chapelle blanche » par son oncle pour éviter le scandale que son absence de la Sainte-Table pourrait soulever, enfreint la consigne et assiste à la messe par la porte entre-bâillée.

« Notre église, dit-il, se dressait à deux pas de moi, « vomissant des flammes par ses quatre fenêtres. A cette « fête de la grande Naissance, les hommes s'étaient « évertués à illuminer la terre aussi splendidement que « Dieu illuminait le ciel. »

Après la messe, M. le Curé invite les pauvres de la paroisse à un réveillon splendide. Ils sont plus de douze et tout d'abord ils sont un peu intimidés devant le linge blanc et les couverts, étincelants sous la lumière des candélabres de l'église qui ont remplacé le cierge pascal. . . Devant l'arrière-train du mouton et les deux dindes rôties, ils restaient saisis. Prudence, la gouvernante de M. le Curé, les mit à leur aise et M. l'abbé Fabre s'assit bientôt au milieu d'eux. A la fin du repas tous ces braves gens avaient retrouvé leur entrain naturel. Ils dégustèrent le vin blanc de Maraussan tout en absorbant une délicieuse crème entamée du reste avant l'heure par la gourmande Merlette. Le vieux Lasserre chanta, pour terminer la fête, un Noël particulièrement émouvant. L'auteur nous en donne le dernier couplet :

Noël ! la fête de l'année !      *Nouè ! la festo de l'annado !*  
Tirons notre vin du tonneau,      *Tiren nostre bi del baïssel,*  
Et buvons à l'enfant si beau,      *E beguen à l'efan tan bel,*  
Qui nous sauve de la damnée!      *Que nous saubo de la dannado !*

Les convives se séparent en disant à M. le Curé : *A l'an que ven.*

#### LES PÈLERINAGES AUX ERMITAGES

La procession annuelle à Notre-Dame de Capimont réunissait vers 1840 toutes les classes de la société et tous les âges. Après avoir gravi péniblement les pentes de la colline, les masses profondes de pèlerins reprenaient avec plus d'ardeur les Litanies de la Sainte-Vierge en arrivant en vue de la chapelle sur le plateau. Au-dessus des têtes, moutonnant comme des vagues qui eussent gravi le mamelon, flottaient les drapeaux des corporations indigènes : *les Aînés, les Cadets, les Pénitents Blancs* ; les bannières des confréries de femmes : *les Dames du Saint-Calice, les Dames Noires, les Filles*



*des clous du Calvaire* ; enfin des croix énormes où le divin Crucifié, grand comme un homme, pleurait de vraies larmes et saignait à la fois par les cinq plaies.

Après cette multitude chantante, aux costumes divers, bariolés comme les couleurs de l'arc-en-ciel, les vêtements sévères du clergé faisaient un curieux contraste. M. Michelin, curé doyen de Bédarieux, présidait ; il était suivi de ses vicaires et des desservants du canton. Venaient ensuite les ermites, aux attitudes les plus diverses, parfois peu convenables, et les marchands de médailles dits *Santi belli*.

Mais la partie la plus pittoresque était à la fin de la procession. Les promenades religieuses aux chapelles votives étaient et sont encore en toute l'étendue des Cévennes, l'occasion de festins sur l'herbe, de copieuses et franches lippées au bord des sources murmurantes, de beuveries homériques à l'ombre des arbres et des rochers. Cet appétit féroce de nos pèlerins enthousiastes, que l'air plus vif des hauteurs stimule encore, nécessite d'énormes approvisionnements. Aussi, tandis que les enfants marchent en tête, lançant les Litanies aux échos de la vallée, quelque parent placé en arrière se résigne à pousser un âne chargé des croustades, des rôtis, des gâteaux, des bouteilles. Il n'est pas rare, chose gracieuse et touchante, de voir surgir, au-dessus des paniers collés aux flancs de la pauvre bourrique, au milieu des victuailles grouillantes, le visage rose et souriant d'un bébé. Cet être délicat, mignon, folâtre, a essuyé dans l'année quelque grave maladie et on le mène à Capimont pour l'y recommander à Notre-Dame.

On devine les bruits étranges qui doivent retentir dans les rangs de cette deuxième procession. Les chevaux hennissent, les mulets lancent des ruades, les ânes entonnent leurs plus longues antiennes. C'est un brouhaha étourdissant au milieu duquel se démène, à grand renfort de voix, de gestes, de gourdins, tout un peuple

de conducteurs, de conductrices endimanchés, marmottant des prières ou fredonnant des chansons.

*Les légendes de Capimont.* — Une tradition, rapportée par Ferdinand Fabre, veut qu'à une époque difficile à préciser « dans les siècles » comme disent nos paysans, la Sainte-Vierge accompagnée de sainte Anne sa mère, ait fait des apparitions nombreuses sur le rocher de Capimont. Elle descendait du ciel tout exprès pour convertir la vallée de l'Orb, adonnée en ces temps lointains à toutes les débauches, à toutes les impiétés. La trace des pas de « la Sainte Marie » reste encore visible dans le rocher et c'est une croyance enracinée dans nos montagnes que pour fortifier un enfant faible, « malin-greux », chétif, il suffit de lui poser les pieds dans ses vestiges sacrés. Du reste, chose singulière, cette partie du plateau demeure l'objet du respect de tous ; c'est le côté de « la Sainte Marie » et il est abandonné sans conteste aux mères et aux enfants.

« Je ne me souviens pas, déclare Ferdinand Fabre, « d'avoir de ma vie rien vu de plus gracieux, de plus « charmant, que toutes ces mignonnes jambettes rebon- « dies de petites filles, de petits garçons s'entrecroisant « sur le granit et cherchant sous la direction des mères « attentives le trou où il fallait s'arrêter. Parfois il « arrivait que trois pieds, aux ongles éclatants comme « des feuilles de roses, se présentaient pour se fortifier « ensemble dans la même trace. Alors le plus énergique « repoussait les deux autres avec indignation et c'étaient « des cris accompagnés de larmes. . . »

Une autre légende rapporte que, tandis que « la Sainte Marie » se promenait sur les rochers, sainte Anne l'attendait à quelque distance en récitant son chapelet tranquillement. On connaît la pierre sur laquelle elle s'assit et cette pierre conservée dans l'étroit sanctuaire en l'honneur de sainte Anne, accomplit tous les ans de nombreux prodiges. Non seulement elle a la vertu

singulière de redresser les membres déviés qui la touchent, de guérir de tous maux et maladies les dévots qui la baisent pieusement, mais elle possède par-dessus tout le privilège incomparable de faire aboutir les mariages les plus hérissés d'obstacles, les plus invraisemblables.

Pourvu que « les deux amis » posent en même temps leurs lèvres sur la paroi du bloc miraculeux, qu'ils récitent cinq *Pater* et cinq *Ave*, laissent une aumône « pour l'entretien du culte », ils verront toutes les difficultés s'évanouir et leur mariage se réaliser dans un temps prochain.

Pourquoi sainte Anne qui elle-même était mariée à saint Joachim ne se serait-elle pas faite la protectrice, la zélatrice du mariage ? De là en toute l'étendue des Cévennes méridionales son nom de « Sainte Anne la Marieuse ». La pierre où reposa sainte Anne s'élanche du milieu des dalles à deux pas de l'autel. C'est un bloc noirâtre à peine équarri, d'une hauteur d'un mètre environ, une sorte de menhir que les attouchements et les baisers ont aminci vers le sommet.

Ferdinand Fabre vint contempler « les grands bébés amoureux » à leur passage devant la pierre sur laquelle s'assit sainte Anne. Il déclare qu'aucun ne riait. L'après-midi, le joueur de fifre, Bragubius, fait danser les couples ; il invente *la montagnarde* où les danseurs s'embrassent trois fois.

Dans cette journée qui réunit tous les milieux et toutes les conditions nous allons entendre toutes sortes de chansons : Une maman, assise près du rocher que marqua Notre-Dame, endort son bébé en lui chantant un Noël cévenol :

Jésus est né dans l'étable,  
*Sanctum Dominum Jesum !*  
Voyez comme il est aimable !  
*Sanctum Dominum Nostrum !*

La Sainte Vierge Marie,  
*Sanctum Dominum Jesum!*  
Fait têter l'enfant chéri,  
*Sanctum Dominum Nostrum!*

Mais l'enfant tout d'un coup pleure,  
*Sanctum Dominum Jesum!*  
Sur la croix il faut qu'il meure,  
*Sanctum Dominum Nostrum!*

Un peu à gauche, contre le mur de Sainte Anne la Marieuse, Simonet Garidel fredonne à sa promise la chanson par laquelle il a déclaré sa flamme deux mois auparavant :

Dis-moi, fillette	<i>Digos filletto</i>
Si jolie,	<i>Tan poulidetto,</i>
Quand tu portes ton rouge tablier,	<i>Quan portos toun rouche bantal,</i>
Pourquoi, ainsi qu'une peureuse	<i>Per deque, coumo uno pauraugo</i>
Qui de l'amour craint l'étincelle,	<i>Que d'amour crento la bélugo,</i>
Te cacher toujours dans la maison?	<i>T'amagà toujour dins l'oustal?</i>
Sors, fillette	<i>Sourtis, filletto</i>
Si jolie,	<i>Tan poulidetto,</i>
Ouvre ta porte avec ta main,	<i>Oubris la porto ambe ta man,</i>
Montre-moi ton front qui rayonne,	<i>Mostrome toun froun querayouno,</i>
Tes yeux, deux lumières, et la couronne	<i>Tous èls -dous luns - e lo courouno,</i>
De tes cheveux longs jusqu'à demain.	<i>De toun pèl loun jusqu'à deman.</i>
Mon Dieu, fillette	<i>Moun Diou, filletto</i>
Si jolie,	<i>Tan poulidetto,</i>
De moi tu n'auras donc point pitié!	<i>De yeou n'auras dounc pas pietat?</i>
Tu ne m'aimes pas, moi je me meurs!	<i>Tu m'aimos pas, e ieou mourissi!</i>
Mais bientôt finira mon supplice :	<i>Mais lèou finiro moun supplici :</i>
Je suis au trou pour plus de la moitié.	<i>Sioi al clot per mai de mitat.</i>
Adieu, fillette	<i>Adiou, filletto</i>
Si jolie,	<i>Tan poulidetto,</i>
Je pars puisque tu ne me veux pas ;	<i>Partisi, dounc que me bos pas :</i>
Je ne retournerai plus au village	<i>Tournarai pas pus al bilache,</i>
Et si ton œil voit mon visage	<i>E se toun el bei moun bisache</i>
Ce sera la nuit quand tu songeras.	<i>Sero la neï quan souncharas.</i>
Oui, oui, fillette	<i>Oi! oi! filletto</i>
Si jolie,	<i>Tan poulidetto,</i>
Mon amour n'est pas étouffé : [core	<i>Moun amour n'es pas estoufat :</i>
Quand je serai mort, je reviendrai en-	<i>Quan serai mort vendrai encaro</i>
Dans ta maison faire ténèbres	<i>Dins toun oustal faire tantaro,</i>
Pour t'offrir mon cœur éteint.	<i>Per t'oufri moun cur atudat.</i>

Vers le soir, dans le sentier ombreux qui descend vers Hérépian, nous croyons entendre le chevrier Eran. Il est peut-être venu lui aussi à Ste-Anne la Marieuse recommander à la sainte son amour malheureux pour l'Hospitalière. Il chante une douce complainte en souvenir de la bien-aimée.

Gente pastourelle,	Jà de sa voix grèle
Viens, ton pastoureau	Entends le chevreau
T'appelle,	Qui bêle ;
C'est le renouveau,	C'est le renouveau,
La belle,	La belle,
C'est le renouveau.	C'est le renouveau.

Sous les chênes, au milieu des cistes et du thym, le meunier serre un peu trop galamment Françon. Bientôt ils disparaissent derrière un bosquet d'yeuses. Ils ont l'air fort gais à la suite de trop fortes libations.

Le meunier chante :

Le matin	Ton baiser,
De ma fête	Dit la fille,
Au moulin	M'a piqué
Vint fillette ;	Comme aiguille,
La baisai	Mais baisa
Larilette,	Larilette
Me baisa	Maintes fois,
Larila.	Larila.

La nuit descend ; le plateau est désert. Une heure après, à la lueur d'un croissant d'argent assez maigre, nous voyons déboucher deux hommes sur le plateau. L'un d'eux est accompagné d'une chèvre : c'est le sorcier Toussaint Galabru. Guillaume Bétirac lui a demandé le remède secret et infallible qui doit guérir sa femme. Il va arracher ce secret à la chèvre Grète, intermédiaire entre le démon et lui. Le sorcier, muni d'un flambeau résineux, entre en danse avec Grète. Il fredonne ensuite le bizarre sortilège suivant :

« Chevette	Teire
Negrette	Beire
Mieliou	Natus
Candelou	Tus
Pastelo	Clotus »
De termalou	

Toussaint Galabru plonge ensuite sa main dans la gueule de la chèvre et en sort un billet sur lequel il y a le mot *amour*.

Rentrons à Bédarieux où nous avons notre logis. A l'entrée du Faubourg St-Louis, nous rencontrons un groupe de jeunes ouvriers. Ils chantent une chanson très en vogue en 1840.

Guillemette possède un chien	Guillemette possède un chat,
Dont elle a fait un médecin ;	Dont elle a fait un avocat ;
Quand il écrit ses ordonnances,	Elle lui donne des lunettes
Elle lui fait des révérences.	Pour qu'il lui lise les gazettes.
Ah ! ah ! quel médecin,	Ah ! ah ! quel avocat
Quel bon médecin	Quel bon avocat
Que ce chien !	Que ce chat !

#### LE PÈLERINAGE A SAINT-FULCRAN

Ferdinand Fabre nous montre la foule des pèlerins se rendant à pied ou en charrette à Lodève pour la fête de St-Fulcran. Les hommes de l'Espinouse au large chapeau coudoyaient sur la route de Lunas à Lodève les femmes de la Montagne Noire portant le *capulet* rouge. Les boiteux et les boiteuses venaient prier le saint de les guérir. Cette foule bariolée, essaimée sur la route parmi les rocailles, dans les sentiers parmi les genêts en fleurs, chantait un cantique bizarre où tout le *Pater* se trouvait amalgamé.

Grand Saint-Fulcran,	Entendez-nous,
<i>Pater Noster,</i>	<i>Sanctificetur,</i>
Soyez clément,	Exaucez-nous,
<i>Qui es in celis,</i>	<i>Nomen tuum !</i>

Ce chant montait aux nues avec des éclats vibrants presque sauvages. La mélodie était traînante, mélancolique, mais de temps à autre un accent plus terrible qu'ému la relevait et les montagnes tremblaient jusque dans leurs fondements. Vieux hommes penchés sur leur bâton, jeunes gens donnant la main à la promesse en habits de fête, *la jeannette* d'or au cou, gamins fripés et heureux comme des écoliers en vacances, invoquaient St-Fulcran de l'entière force de leurs poumons.

Une heure après, l'église de St-Fulcran est envahie par la multitude et les cérémonies de ce jour donnent l'impression d'une grande fête dans une grande ville, fidèle à ses traditions.

Les femmes stériles demandent ce jour-là leur guérison au saint ; elles encomrent la sacristie pour laisser les honoraires d'une messe.

## FABRE HISTORIEN

### LES MIRACLES DE SAINT FULCRAN

Le glas de St Fulcran, sonné le soir de la fête du saint, comme tous les jours, donne à Ferdinand Fabre l'occasion de faire raconter par l'ermite, Adou Laborie, la vie, les miracles et l'assassinat *post mortem* du saint Lodévois, d'après la légende conforme du reste à l'histoire.

« Vous saurez en premier que St Fulcran naquit il y  
« a mille ans et plus à Mérifons. Vous connaissez Méri-  
« fons, un village grand comme cette table. Tout petit,  
« il faisait des chapelles dans les bois et, on le trouvait  
« presque toujours à genoux récitant quelque chose, le  
« chapelet sans doute. Il alla si loin dans le chemin de  
« la sainteté qu'à vingt ans, il avait le bruit de faire des  
« miracles, et Monseigneur Théodoric, qui pour lors  
« était évêque de Lodève, l'appela pour lui parler. St

« Fulcran s'attira l'estime de son évêque qui le retint  
« auprès de lui.

« Au bout de deux ans, il était sacré évêque, à la  
« mort de Monseigneur Théodoric. C'est alors, dit  
« l'ermite, qu'on en vit des prodiges en nos contrées !  
« St Fulcran a cent bourses pour secourir les pauvres  
« et cent bras pour bâtir des couvents, des églises, des  
« hospices. Tandis que des masses d'ouvriers maçon-  
« nent à Lodève les murailles épaisses de la cathédrale  
« qui porte son nom, d'autres lancés dans notre vallée  
« du Gravezon maçonner les remparts, les enceintes,  
« les clochers, les cloîtres de l'abbaye de Joncels. Tout  
« cela ne suffisait pas à occuper notre saint ; ne fit-il  
« pas trois fois le voyage de Rome pour aller voir le  
« Pape, malgré les brigands appelés *routiers* qui infes-  
« taient les chemins à cette époque !

« Cependant, à force de travailler, l'évêque de Lodève  
« vieillissait. Un soir, comme un orage terrible, parti  
« de l'Escandorgue, tombait sur la ville, on apprit  
« qu'une méchante fièvre venait d'emporter Monsei-  
« gneur Fulcran. Ayant fait assez parler de lui de son  
« vivant, après sa mort tout le monde le jugea saint, et  
« son corps, placé en un cercueil d'or et d'argent, fut  
« enterré dans sa cathédrale. Comme de son vivant il  
« continua à faire des miracles, si bien que notre saint  
« Père le Pape, ordonna, quelques années après, aux  
« chanoines, d'ouvrir la caisse d'or et d'argent ou était  
« enseveli Monseigneur Fulcran.

« Le saint, parfaitement conservé, se leva de son  
« cercueil à la grande stupéfaction des fidèles et des  
« prêtres et se dirigea vers le maître-autel qu'il avait  
« construit. Là, tourné vers la foule, mitre en tête, il  
« bénit son peuple. Puis, fatigué de ce grand effort, il  
« s'assit sur l'autel, enfin il s'allongea dans le coffre de  
« verre qui lui servait de lit depuis des années déjà et  
« reposa cette fois sous le maître-autel.



« Mais hélas ! les guerres de religion survinrent. St  
« Fulcran ne devait pas rester jusqu'au jugement der-  
« nier dans son trou mollet, parmi la soie et les étoffes  
« riches.

« Le baron Claude de Faugères, chef des protestants,  
« avait réuni des routiers et avec ces brigands, il avait  
« porté la désolation dans l'Escandorgue, sur le plateau  
« de Larzac et jusque dans le Rouergue.

« Ils mettaient le feu aux villages, tuaient les hom-  
« mes, s'adonnaient à cent mille horreurs avec les  
« femmes et saignaient les enfants pareillement à des  
« moutons dans la boucherie. Le pire, c'est que ces  
« compagnons de Luther et de Calvin commettaient ces  
« crimes en chantant des psaumes. C'est le démon, dit  
« l'ermite, qui leur a soufflé l'idée de prendre ce qui  
« nous appartient, car chacun sait que les psaumes sont  
« aux catholiques...

« Claude, avec sa racaille de pouilleux, vient attaquer  
« Lodève, et comme dans ce bas monde, les méchants  
« sont toujours plus forts que les bons, ils entrent dans  
« la ville malgré les habitants. Avant de courir après  
« les catholiques, qui s'enferment effrayés dans leurs  
« maisons, ils courent à la cathédrale qu'ils mettent au  
« pillage en blasphémant. Ils volent tout...

« Halte-là ! ce n'est pas fini. Ils avisent la châsse de  
« St Fulcran et s'y jettent dessus, pareils à des loups  
« affamés dépeçant une chèvre perdue dans la monta-  
« gne. Chacun, d'un coup de griffe arrache son mor-  
« ceau. A force de regarder, le maître de cette troupe  
« infernale découvre une bague des plus riches au doigt  
« de St Fulcran et il se penche pour dérober le bijou.  
« Mais notre saint, qui ne se soucie pas de perdre son  
« anneau épiscopal plie le doigt et ne lâche rien.  
« Attrape Claude ! Vous vous figurez peut-être qu'à ce  
« miracle le baron Claude tombe à genoux et adore.  
« Que vous êtes bien des Aires, vous autres ! Claude au

« contraire dit à un nommé Gal, maître chapelier à  
« Béziers, de passer une corde au cou de St Fulcran et  
« de le retirer de son cercueil.

« Ah ! mes amis, continue l'ermite, c'est à présent que  
« commence l'abomination de la désolation. Une fois  
« par terre, sur les dalles de la cathédrale qu'il avait  
« bâtie, notre évêque endure tous les affronts, subit  
« toutes les tortures. Des soufflets, des coups de pieds.

« On lui coupa le doigt, car le Baron de Faugères  
« reluquant toujours l'anneau, il faut le lui donner.  
« Puis, cinquante démons attelés à la corde traînèrent  
« le corps mutilé à travers l'église. Ce n'était pas assez,  
« pour l'appétit féroce de ces damnés ; ils voulurent  
« offrir à la ville la vue du saint Patron roulé sur le  
« pavé, dans les ruisseaux, dans la boue. « *Fulcran fais*  
« *miracle* », hurle sans cesse un des assassins ! « *Ful-*  
« *cran, fais miracle !* »

« A la fin, les reliques se lassèrent de tant d'insultes  
« et, en pleine place des Broussonnelles, au milieu des  
« gens en armes, tenant des torches, elles se mirent  
« debout brusquement. La sequelle eut la chair de  
« poule et recula. Mais le baron de Faugères, qui était  
« véritablement le lieutenant de Luther dans les Céven-  
« nes, ordonna pour recoucher le cadavre sur le sol,  
« qu'on lui tirât vingt coups d'arquebuse. Ah ! bien oui,  
« St Fulcran se moquait bien des balles et des menus  
« plombs. Il demeura planté sur ses pieds comme une  
« quille, puis toujours bon, il allonga les bras pour  
« bénir.

« Le baron Claude n'était pas content. Dans cette  
« extrémité qui commençait à lui troubler les tripes, il  
« leva son grand sabre, aussi long que celui du sauvage  
« de l'Esplanade, ses acolytes l'imitèrent et tous en  
« masse se ruèrent contre le martyr. St Fulcran, soute-  
« nu par la vertu de Dieu, se fichait bien de leurs  
« armes. Il arriva des sabres ce qui venait d'arriver des

« arquebuses. Les pointes ne trouèrent pas plus la peau  
« divine que les balles.

« Pourtant, l'enfer ne se lasse pas d'inventer des  
« moyens quand il veut avoir raison du ciel et un  
« moyen fut trouvé de réduire notre saint. A gauche  
« de la place des Broussonnelles, juste dans la  
« maison où est installé à cette heure le cabaret de  
« Lagrifoul, habitait à cette époque, si malheureuse  
« pour la religion un boucher. La ribambelle de ces  
« monstres le poussa si rudement que St Fulcran pour  
« nous donner un grand exemple d'humilité, permit  
« qu'on le trainât chez le boucher et se résigna cette  
« fois à laisser faire ses bourreaux comme Jésus-Christ  
« s'était livré aux Juifs de son temps pour être sacrifié.  
« St Fulcran, encore qu'il vit les couteaux du boucher  
« comme je vous vois, prit les coups qu'on lui donnait  
« et ne souffla mot, quand on distribua son corps en  
« tranches et qu'on le vendit le lendemain comme  
« viande de boucherie...

« Cependant six ou sept morceaux du saint tombèrent  
« aux mains des catholiques qui s'étaient glissés fine-  
« ment parmi les acheteurs...

« Nous les avons gardés jusqu'à ce jour ; ce sont les  
« reliques actuelles, trois doigts, un os de jambe, une  
« partie de la peau du front.

#### HISTOIRE DES ERMITES

Dans *Barnabé*, Ferdinand Fabre nous explique l'origine des ermitages et fait l'histoire des ermites. La confrérie des *frères libres de Saint-François* était fort ancienne ; les renseignements puisés aux meilleures sources en font remonter l'établissement dans nos pays au commencement du treizième siècle, à la guerre des Albigeois. Après le sac de Béziers, les reîtres détachés des bandes de Simon de Monfort se fixèrent dans nos villages et y contractèrent des alliances. Mais le mariage

et le jus de nos vignes n'eurent pas des douceurs égales pour tous ces guerriers vagabonds. On compta bon nombre de réfractaires. Ceux-ci, gens farouches, échappés des cloîtres que le légat Amalric avait fait ouvrir largement pour grossir les rangs des croisés, ne songèrent qu'à revenir à la vie paisible du couvent. A la cime de nos montagnes, qu'ils avaient couvertes de ruines, ils se bâtirent d'étroits sanctuaires et d'autorité, sous le vocable d'*ermites* s'en impatronisèrent les maîtres. Ce fut seulement vers 1218 quand le concile de Latran eut reconnu solennellement l'ordre des Franciscains que nos Réguliers sans règle des Cévennes s'arrogèrent le nom pompeux de *Frères libres de St-François*.

Après la mort de ces moines soldats, comme nos populations enthousiastes goûtaient fort les pèlerinages, les abbayes sur le territoire desquelles étaient édifiées ces chapelles rustiques, en prirent la direction souveraine en y maintenant un *frère lai* lequel, veuf de toute onction sacerdotale, vivait au milieu des paysans, recevait leurs aumônes, et, aux termes de la chronique, avait la mission expresse de les *édifier*. La célèbre abbaye de Joncels pourvut durant des siècles à nos ermitages de la haute vallée d'Orb.

A la Révolution française, éclipse totale des *Frères libres de St-François*. On n'en découvre la trace nulle part. Cependant, dès 1805, l'apaisement s'étant fait dans les esprits, on parla chez nous de restaurer les chapelles votives. Les chapelles étaient bien demeurées debout, mais où retrouver les ermites ? Les curés des paroisses, heureux de céder à l'entraînement général, chargèrent des laïques pieux du soin de nettoyer les ermitages et de mettre ces sanctuaires dédiés aux saints de la contrée dans un état de décence qui permit d'y célébrer la messe au jour marqué des processions. Jusqu'en 1819, ce furent ces honnêtes et dévots paysans, tantôt le maître d'école, tantôt le sacristain, quelquefois le Maire

lui-même du village, qui furent les ermites bénévoles de St-Michel des Aires ou de Notre Dame de Capimont. Mais vers cette époque tout changea brusquement. Amnistiés d'avance par l'exaltation religieuse que sur divers points de nos campagnes la plantation des Croix de mission avaient portés au paroxysme, quelques-uns des laïques affectés à l'entretien des ermitages, se réclamant de la tradition, osèrent revêtir l'habit monastique et ressusciter la corporation éteinte des *Frères libres de St-François*.

En vain les desservants, effrayés d'une telle audace, en appelèrent-ils à l'autorité religieuse diocésaine, les évêques négligèrent de prendre une décision et finirent par fermer les yeux. C'est grâce à cette tolérance inouïe qui prit sa source, ajoute Ferdinand Fabre, dans un sentiment respectable de propagande pieuse que durant quarante années nous avons vu dans le Midi de la France « *les Frères libres de Saint François* » commettre toutes sortes d'exactions. Au lieu de se vouer à la garde et à l'entretien des sanctuaires ils quêtèrent partout pour vivre et, comme l'argent salit ceux qui n'ont pas l'âme assez haute pour le mépriser, nos ermites paysans en abusèrent. Malgré les louables efforts de notre clergé des campagnes, si méritant, si respecté, l'homme de la terre resta sous le froc, âpre, violent, purement instinctif comme sous le sareau et il a fallu la force armée pour délivrer la religion d'auxiliaires si peu recommandables. D'après Ferdinand Fabre, la haute vallée d'Orb comptait six ermitages en 1837 : Notre-Dame de Nize, près Lunas, Saint-Pantaléon, de Boubals, Saint-Sauveur de Camplong, Saint-Raphaël, de la Bastide (près le pont du chemin de fer à Bédarieux), Saint-Michel, des Aires et Notre-Dame de Capimont.

## L'ARCHÉOLOGUE

Ferdinand Fabre, peintre des mœurs, évocateur d'une époque, historien consciencieux sachant utiliser la légende, étudie les monuments de la région des Monts d'Orb et se montre parfois bon archéologue. Les études ecclésiastiques l'avaient admirablement préparé à ce rôle. Il en tire des effets de véracité pour ses romans.

*Les ruines de Saint-Michel.* — L'ermitage Saint-Michel, dit-il, est un reste de monument féodal. Cette forteresse dominant de 500 mètres la vallée de l'Orb, était destinée à défendre le défilé de Pétafy avec d'autres forts échelonnés le long des pentes. A l'époque des guerres de religion toutes ces murailles à meurtrières et à machicoulis dont la ceinture formidable devait protéger les Albigeois succombèrent. Saint-Michel ne put tenir plus de trois jours devant les hordes fanatiques et sauvages que Simon de Montfort avait répandues comme une mer dans le Midi. De ce château à triple enceinte il ne restait, en 1840, que la chapelle dédiée à Saint-Michel, sauvée, rapporte la légende, par l'archange lui-même « qui dans la mêlée batailla d'estoc et de taille », et deux ou trois salles basses recouvertes à peine de tuiles rouges où les ermites industriels s'arrangèrent vaille que vaille un logement. Tout autour on observait des ruines de murs cyclopéens. . .

Notre romancier sait encore mieux étudier une église et nous en donner les caractères généraux, une vue d'ensemble.

*La cathédrale de Lodève.* — L'église cathédrale de Lodève a trois nefs. Le chœur est large, profond, il occupe presque la moitié du sol ce qui étonne et fait naître l'idée déplaisante d'un manque de proportions dans les lignes générales du monument. Cette impression fâcheuse dissipée, on admire les neuf fenêtres de

l'abside d'un grand jet, non certes que le gothique en soit très pur; le gothique dans notre Midi, déclare Ferdinand Fabre, garde toujours quelque chose d'incomplet, de brutal, de heurté, mais telles quelles, avec les maladresses de l'artiste naïf qui les ouvrit sur le ciel, ces baies immenses, ornées de colonnettes à chapiteaux feuillagés, partagées en deux par un meneau qui monte jusqu'au tympan et reçoit la retombée des deux ogives, saisissent, retiennent les yeux. Les voûtes distribuées en cinq travées se développent non sans majesté. Tout l'édifice, en dépit des fautes grossières et multipliées d'architecture, de construction, d'agencement, respire je ne sais quelle grâce robuste, quel charme barbare qui en font le sanctuaire le plus intéressant, le plus savoureux de nos contrées.

*Lignières-sur-Graveson.* — Ferdinand Fabre nous a décrit, dans *Mon oncle Célestin*, une église gothique, un clocher ogival de la décadence et les ruines d'un cloître qui nous rappellent Joncels un peu superficiellement.

Nous ne pouvons pas lui en faire un grief car l'auteur a pris soin de nommer Joncels *Lignières* et de le situer à 3 kilomètres de la célèbre abbaye sur l'emplacement du hameau de Joncelet. Je me suis rendu à Joncels pour vérifier les descriptions de Ferdinand Fabre. Elles m'ont paru un peu inexactes, un peu fantaisistes; son imagination de Parisien a complètement transformé les souvenirs du petit neveu du curé Célestin.

Joncels possède bien un prieuré, mais cette habitation est loin d'avoir cent fenêtres comme dit l'auteur.

L'église abbatiale est surmontée d'un clocher carré et non rond : c'est une lourde masse de pierre sans aucun ornement architectural, sans aucune différence de style de la base au sommet, malgré les assertions du romancier.

L'église rappelle vraiment une cathédrale par sa grande nef et son maître-autel en marbre blanc, mais elle ne possède pas de chapelles latérales ni de tours.

Je préfère la description que nous fait l'auteur des terrasses couvertes, genre de construction très fréquent aux Monts d'Orb.

Le prieuré, dit-il, était entouré de terrasses qui s'étendaient au Midi sur le Graveson et à l'ouest sur le Berlou. Elles étaient couvertes, et la charpente des toitures, trouée en maints endroits, était supportée par des colonnettes légères debout sur un parapet à hauteur d'appui, surplombant la rivière.

Ces agréables terrasses, embellies de treilles, communiquaient par un large escalier avec le cloître, vaste espace encombré de ruines et enfin avec l'église élevée dans tout son pourtour sur un piédestal de dix marches en granit du Caroux bien conservées. Avant la Révolution, ce terrain vague du cloître possédait ses toitures de tuiles creuses comme les terrasses. En 1840, cet enclos de 150 mètres carrés environ, hérissé par places de cistes, de genévriers, se trouvait exposé à tous les vents, à toutes les chaleurs, à tous les orages, et, pour le traverser, il fallait choisir ses pas parmi les éboulements.

LA SOCIÉTÉ ARCHÉOLOGIQUE ET BÉZIERS  
D'APRÈS FERDINAND FABRE

Dans *Mon oncle Célestin*, le curé de Lignières raconte qu'il a fait dans sa jeunesse plusieurs travaux archéologiques. Il avait l'intention d'écrire en collaboration avec l'abbé Clochard, un ouvrage ayant pour titre : *Notes archéologiques sur les châteaux, les abbayes de l'ancien diocèse de Béziers*, mais pendant qu'il fouillait les archives et qu'il étudiait Don Vaissette et *Gallia Christiana*, son confrère de Saint-Gervais allait jouer aux cartes chez quelque riche dévote ; la collaboration dut cesser. Sur ces entrefaites, la *Société Archéologique de Béziers* mit au concours le sujet suivant : *Histoire de l'ermitage de Saint-Michel des Aires depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*. Une rubrique du programme, écrit



Ferdinand Fabre, prévenait les concurrents que non-seulement le « manuscrit couronné obtiendrait une médaille en or de la valeur de trois cents francs, mais qu'il mériterait à son auteur le titre fort envié de « membre correspondant de la Société ». Les deux vicaires, devenus rivaux, travaillèrent le même sujet ; l'abbé Célestin triompha. Dans ses dernières années le curé de Lignières travaillait à une *Vie de Saint Célestin, pape et martyr*.

Dans *Taillevent*, l'auteur fait expliquer l'origine et la formation de la roche fixée de Roquefixade, par M. Combal, membre de la *Société Archéologique de Béziers*.

Nous avons déjà dit que les romans de Fabre se passent généralement aux Monts d'Orb ou à leurs alentours immédiats. L'auteur nous conduit même à Béziers. Barnabé habite Saint-Michel, mais il est presque toujours aux Aires, chez M. le curé ; ses quêtes le mènent à Bédarieux, à Saint-Gervais ; pour son plaisir et sa vengeance, il se rend à Béziers où il couche à *l'Auberge des Trois Mulets*. Il rencontre un soir son confrère de Capimont au pied de la statue de Paul Riquet, au fond de la promenade, en compagnie d'une dame qui laissait flotter son écharpe de soie à sa taille et qui portait sur sa tête un bonnet à rubans. Après un combat avec Barnabé, l'ermite Vincelas disparaît dans une petite rue à droite des Allées : *Béziers possède cinquante églises, dit Barnabé, mais on n'est pas plus dévot pour cela*.

Notre romancier s'écarte un peu des Monts d'Orb dans le *Chevrier*, où il décrit le Larzac, et dans *Taillevent* où il nous transporte sur l'Espinouse. Sous un pseudonyme il nous dépeint St-Flour dans *Lucifer* ; il a le tort de nous transporter à Paris dans deux ouvrages inférieurs : *Madame Fuster* et *l'Illuminé*.

Dans d'autres romans, son imagination entre en jeu. Il compose ainsi de toutes pièces une ville de Lormières qui ne ressemble ni à Limoux, ni à Pamiers, ni à St-Girons, tout en étant très voisine de ces trois cités.

L'auteur se souvient également de Saint-Pons. L'abbé Tigrane devient évêque de Lormières et le roi Ramire y enterre sa vie de garçon. Dans *Taillevant* le nom du village de Roquefixade est emprunté au département de l'Ariège.

Dans l'ensemble, l'œuvre de Fabre est un monument élevé à la gloire de notre province qu'il a aimée, qu'il a chantée et qu'il a décrite. Nous pourrions écrire sur sa tombe, le verset gravé sur celle de Mistral : *Non nobis domine, non nobis, sed provinciæ nostræ da gloriam.*

---

## COMPOSITION ET STYLE

### COMPOSITION

Les procédés de composition de Fabre sont un peu les mêmes. Six romans : *Barnabé*, *Xavière*, *Monsieur Jean*, *Julien Savignac*, *Mon Oncle Célestin* et *Sylviane* ont trois personnages communs : M. le curé, oncle du romancier, l'auteur enfant présenté sous le nom de *Monsieur le Neveu* et la gouvernante Prudence. Il faut reconnaître cependant que les caractères de ces trois personnages diffèrent un peu suivant le roman. L'abbé Célestin dépeint dans *Barnabé* et dans *Mon Oncle Célestin* ne ressemble pas à l'abbé Fulcrand de *Xavière* et de *Monsieur Jean*. Le petit Ferdinand est un enfant bien entreprenant, bien coquin dans *Monsieur Jean* ; nous le trouvons au contraire raisonnable et calme dans *Xavière* ; le neveu du curé d'Octon, décrit dans *Julien Savignac*, est un passionné criminel qui n'a rien de commun avec l'enfant que nous sommes accoutumés à voir autour du curé.

Le presbytère où évoluent ces personnages est souvent le même bien que les localités changent. L'auteur n'a-t-il pas déclaré dans *Mon cas littéraire* qu'ayant pris un très vif plaisir à peindre le presbytère de Camplong dans *les Courbezon*, il a désiré revenir encore à cette maison de son enfance dans *Julien Savignac* ?

Les carlistes apparaissent dans deux romans qui ont un peu le même sujet. Dans l'un, *Mademoiselle de Malavieille*, un tondeur, *hidalgo* dans son pays, épouse une noble ; dans l'autre, *Taillevent*, un enfant trouvé

devient le mari de la riche héritière des Servières. Les camarades de collège de Ferdinand s'appellent *Julien Savignac* à Lodève et *Gaffarot* à Bédarieux ; ils sont les héros de deux romans ; ils font dans leur ville natale les mêmes polissonneries.

Dans deux ouvrages différents, M<sup>lle</sup> Fuster et M<sup>lle</sup> Pierrerie sont toutes deux victimes des religieux et de la monomanie de leur parents ; elles sont contraintes de rentrer au cloître.

Les histoires des trois familles nobles racontées dans *Mademoiselle de Malavieille*, dans *l'Illuminée* et dans *Gaffarot* se ressemblent un peu.

Malgré les louables efforts de l'auteur pour se renouveler, il est fatal que ses diverses œuvres aient quelques analogies, puisque son imagination transforme toujours les mêmes matériaux réunis aux Monts d'Orb durant son enfance et sa jeunesse.

Généralement l'auteur nous met, dès les premières pages, en présence de ses personnages : nous entrons tout de suite dans le feu de l'action. Une occasion se présente ensuite qui permet au romancier de nous dépeindre le milieu où évoluent ses acteurs et de nous faire connaître l'histoire du pays et de la famille.

Son éducation au séminaire lui avait donné le goût du document, il en tire des effets de véracité ; en interprétant des faits qu'ils racontent, ses ecclésiastiques se font mieux connaître.

L'auteur, profond psychologue, est rarement moraliste ou théoricien. Il n'a pas fait de roman à thèse : seul l'abbé Ferrand, curé de Camplong, semble exprimer dans *les Courbezon* les idées du romancier sur la conduite exemplaire que doit montrer le clergé dépossédé par la Révolution pour reconquérir le monde par son exemple. *Lucifer*, *un Illuminé*, *Madame Fuster*, démontrent avec parti pris, la main mise des religieux sur les paroisses et sur les diocèses vers 1870.

Par son appel continu aux souvenirs personnels, par son goût du moi, par ses autobiographies et aussi par sa tendance historique, Ferdinand Fabre est un romantique qui a lu Victor Hugo et Alexandre Dumas père.

SON STYLE

Ferdinand Fabre écrivait difficilement. Léopold Dauphin dans son livre *Paul Aréne à Béziers*, raconte qu'il rendit un jour visite à l'auteur *des Courbezons* en compagnie de Paul Aréne. Fabre, cloué dans son fauteuil par une crise de goutte, causa littérature et se plaignit des difficultés qu'il éprouvait à mettre à sa guise une page d'aplomb, ajoutant qu'il n'en était jamais satisfait. *J'envie, dit-il, en s'adressant à Aréne, ceux qui comme vous arrivent à la perfection sans peine ; vous êtes bien heureux.* En réalité, Fabre avait un tel souci de la perfection qu'il recommençait plusieurs fois à écrire une page avant d'adopter le texte définitif.

Son style est conforme au sujet du roman. Il a de l'ampleur dans *les Courbezons* et dans *l'abbé Tigrane* ; il est simple, constitué de phrases très courtes, dans les romans idylliques. Sa qualité essentielle est d'être très vivant, étant très coloré. Ses nombreuses images sont toutes tirées de la nature qui entoure ses personnages ; elles sentent le terroir et la jeunesse.

*Un garçon de seize ans, écrit Fabre, est une véritable sauterelle dans les blés ; Une jeune fille est élancée comme un surgen de châtaignier sauvage ; Les yeux de Mélie sont plus noirs et plus bleus que deux baies de genévrier et ses joues sont pareilles pour la fraîcheur à deux pommettes bien rondes de Septembre ; Les yeux de Liette Combal sont deux pervenches placées sur une tasse de lait ; Merlette trouve que le baiser de Galibert, encore qu'elle le piqua un brin, est plus doux que le miel jeune, quand on le rapporte frais du rucher avec quelques abeilles dedans ; Sylviane ressemble à un petit grillon ; elle a des fantai-*

*sies de chevette au patis*. Toutes ces images sont le fruit du sol des Monts d'Orb.

Quand Fabre cite des textes tirés de l'écriture sainte, il choisit les comparaisons avec la nature, *les bras de la femme sont semblables au filet des chasseurs*, « *laqueus venatorum* ». *Tes cheveux, ô ma bien aimée, sont comme des troupeaux de chèvres*, « *capilli tui sicut greges caprarum* ». Il fait dire aussi à M. le curé de Camplong, que *la femme est un serpent et la fille, un commencement de la femme*.

A côté des textes latins nous devons noter les expressions patoises qu'il cite ou qu'il tranforme : Dans *le Chevrier*, nous lisons la *cabrado*, l'*abouquissage*, les *pattes courtes*, l'*hospitalière*, la *doctrine* ; dans *Taillevent* nous faisons connaissance avec les *tarrines* et les *pillards*. Les personnages ont des surnoms locaux : dans *les Courbezon*, nous voyons l'horrible Boussagol mériter le surnom de *Sanglier* ; l'habileté de Fumat lui vaut l'appellation d'*Avocat* ; le chantre des Aires, toujours mal culoté, a été baptisé *Bragubius*. Fabre a un langage spécial, des expressions toutes particulières. « Les jeunes gens *batifolent* avec les jeunes filles et les *emboisent* ». En un mot, le style de notre romancier revêt une couleur locale.

Le fils des Monts d'Orb a tiré de sa jeunesse passée à Camplong et de son hérédité paysanne, tous les éléments de ses romans. Son imagination puise toujours dans les riches et nombreuses images emmagasinées durant son enfance ; il les embellit encore.

Ferdinand Fabre est poète en prose, surtout dans le roman idyllique : « Merlette, dit-il dans *Monsieur Jean*, « avait la voix vive, alerte, gaie, sans la plus petite note « de tristesse ou de mélancolie, c'était le trille joyeux « du chardonneret sur la branche d'un amandier. Du « reste le chiffon de soie rouge, qui lui servait à retenir « sa chevelure indomptée, lui mettait précisément au

« front le même lambeau de pourpre dont la nature a  
« décoré, a embelli la tête du chardonneret. Je ne  
« saurais exprimer, déclare M. Jean, tout ce qui me  
« frappait dans ses traits mignons finement allongés où  
« ses yeux noirs et brillants étincelaient pareils à deux  
« mûres sauvages sur une ronce ; cent choses, mille  
« choses intimes, indicibles, me retenaient à la fois.  
« Tantôt c'étaient ses joues lisses, fermes, veloutées  
« comme des brugnons ; tantôt ses lèvres bizarrement  
« enroulées et rouges comme des cerises des Monts  
« d'Orb. De quelle dent féroce, j'aurais mordu en ces  
« fruits apétissants ; les mûres d'abord, puis les cerises,  
« puis les brugnons ! » La rime seule manque à cette  
belle description pour en faire un poème ; l'ampleur de  
la période, les belles images, l'harmonie, la passion  
nous font songer à *Mireille* de Mistral.

Mais Fabre fait contraste avec un de nos contemporains, François Coppée, toujours triste dans ses romans citadins. Même dans *Xavière*, histoire d'une petite victime, la lecture de l'œuvre laisse une impression apaisante, je dirai même optimiste, grâce à la nature douce et belle au milieu de laquelle évoluent les jeunes et naïfs personnages. Fabre, atteint de la goutte dans ses vieilles années, devait être un solide enfant de nos montagnes, aimant la vie et appréciant tous ses avantages surtout ceux de la table. L'auteur ne fait-il pas boire souvent à ses convives imaginaires des vins blancs de Maraussan et des vins rouges de Faugères et de St Georges ? N'assistons-nous pas à des diners pantagruéliques ?

Ferdinand Fabre, poète gai n'est jamais vulgaire, malgré les rasades de bon vin ; ses personnages ne dépassent pas une certaine mesure ; ils sont d'autant plus réservés que M. le curé est souvent présent. Notre romancier est même prude dans ses intrigues ; nous reconnaissons là, l'ancien séminariste, neveu d'un ecclé-

siastique. Jamais l'auteur ne nous dépeindra un prêtre enfreignant le 6<sup>e</sup> commandement ; il effleurera à peine ce sujet dans deux ou trois phrases voilées du roman *des Courbezon*. Il a le respect de sa famille, de la prêtrise et du lecteur. Nous ne suivrons pas un couple d'amoureux dans leur chambre : l'auteur laissera dormir l'amour charnel. Les jeunes filles sympathiques de ses romans sont très pures ; elles ne connaissent que l'amour légitime ; Merlette a bien quelques faiblesses pour Galibert, l'Hospitalière pour Frédéry, mais ce sont des jeunes gens en force de jeunesse et de passion qui devancent l'heure du mariage. Par contre l'auteur n'a aucune pitié pour le notaire de Valquières et M<sup>me</sup> Roulhac, il les couvre de mépris parce qu'un sentiment noble n'a pas présidé à leurs relations vulgaires.

Le style de Fabre, clair et limpide dans le roman idyllique, puissant et à belles périodes dans *les Courbezon* est lourd dans certains romans comme *Madame Fuster* ou *Lucifer*. L'intrigue et l'action traînent en longueur ; trop de personnages prennent la parole et trop de considérations viennent interrompre l'étude superficielle des caractères.

Nous avons déjà indiqué en étudiant *le Chevrier* quels dangers offre le langage spécial des personnages de ce roman. L'auteur a eu le tort de choisir une langue intermédiaire entre le français et le languedocien pour faire parler ses bergers.

Nous pourrions peut-être aussi reprocher à Fabre de manquer de profondeur dans ces romans idylliques, petites histoires d'enfants ; d'autres critiques signaleraient son défaut de connaissances techniques. Le Larzac et l'Escandorgue ne sont-ils pas, d'après l'auteur, constitués de granit ? Le plateau du Larzac ne s'élève-t-il pas à 1.500 mètres ? Les personnages de *Barnabé* ne vont-ils pas se réfugier sous les bouleaux au bord de l'Orb près les Aires ?



Mais à notre avis un romancier ne peut être universel. Nous lui demandons seulement de nous donner des sensations d'art en nous faisant connaître l'âme humaine. Le poète romancier des Monts d'Orb y a parfaitement réussi. Son œuvre sous la forme de 4 à 5 romans, restera éternelle. « Je ne serais pas surpris, écrivait Lemaitre il y a une vingtaine d'années, que l'œuvre de Ferdinand Fabre demeurât comme un des monuments originaux du roman contemporain ».

Les romans de Fabre représentent un magnifique monument élevé à la gloire de notre province et de la nature en fleur qu'il a chantée en poète. L'auteur, saturé d'études latines, se rapproche dans la *comédie cléricale* des anciens et de notre xvii<sup>e</sup> siècle, par sa clarté, par sa simplicité, par l'équilibre harmonieux de ses œuvres, et par l'étude approfondie des caractères. Nos descendants jugeront peut-être que Fabre mérite l'appellation de classique, mais il est bien romantique par sa prose poétique, ses multiples images et son culte du moi.

---

## CONCLUSION

Ferdinand Fabre a été fidèle à sa profession de foi. Il l'énonce tout au long dans le *Roman d'un Peintre* en s'adressant à Jean Paul Laurens. Nous ne saurions mieux faire que de la reproduire. « Croyez moi, dit-il, « l'art divin repousse également, et ceux qui le traînent « au tapage éhonté du charlatanisme, et ceux qui le « ravalent aux préoccupations abjectes du gain ; s'il est « agréable à la minute si brève de la vie, de soulever « beaucoup de poussière, d'empiler beaucoup d'écus, il « est glorieux de laisser un morceau qui traversera les « générations. C'est en visant sans cesse à la produire, « qu'un jour, il jaillira de vous en quelque sorte à votre « insu. La loi sainte du travail apportant toujours la « récompense trouve sa justification en art surtout. « Admettons d'ailleurs, que le chef-d'œuvre ne sorte « jamais de vos mains. Qu'aurez-vous perdu à tendre « obstinément vers lui ? Vous acquérez de la souplesse « par le feu perpétuel des facultés, et vous sentirez votre « âme devenir plus vaste pour comprendre, plus ferme « pour aborder l'exécution des desseins qu'elle aura « conçus. A cingler vers le soleil, il ne peut y avoir que « profit ».

Oui, Fabre a été un grand travailleur, chacun de ses vingt-cinq romans lui a demandé un long et gros effort pour imaginer l'intrigue, créer ses personnages, étudier les caractères et soigner le style. Mais il a obtenu la récompense désirée. La moitié de son œuvre traversera les générations, et son nom sera immortel.

